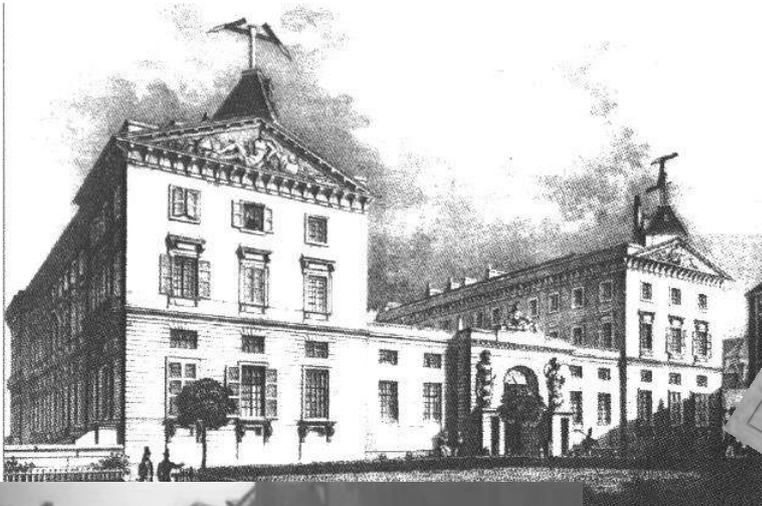




Arena n° 7



Un riche passé ...

SOMMAIRE

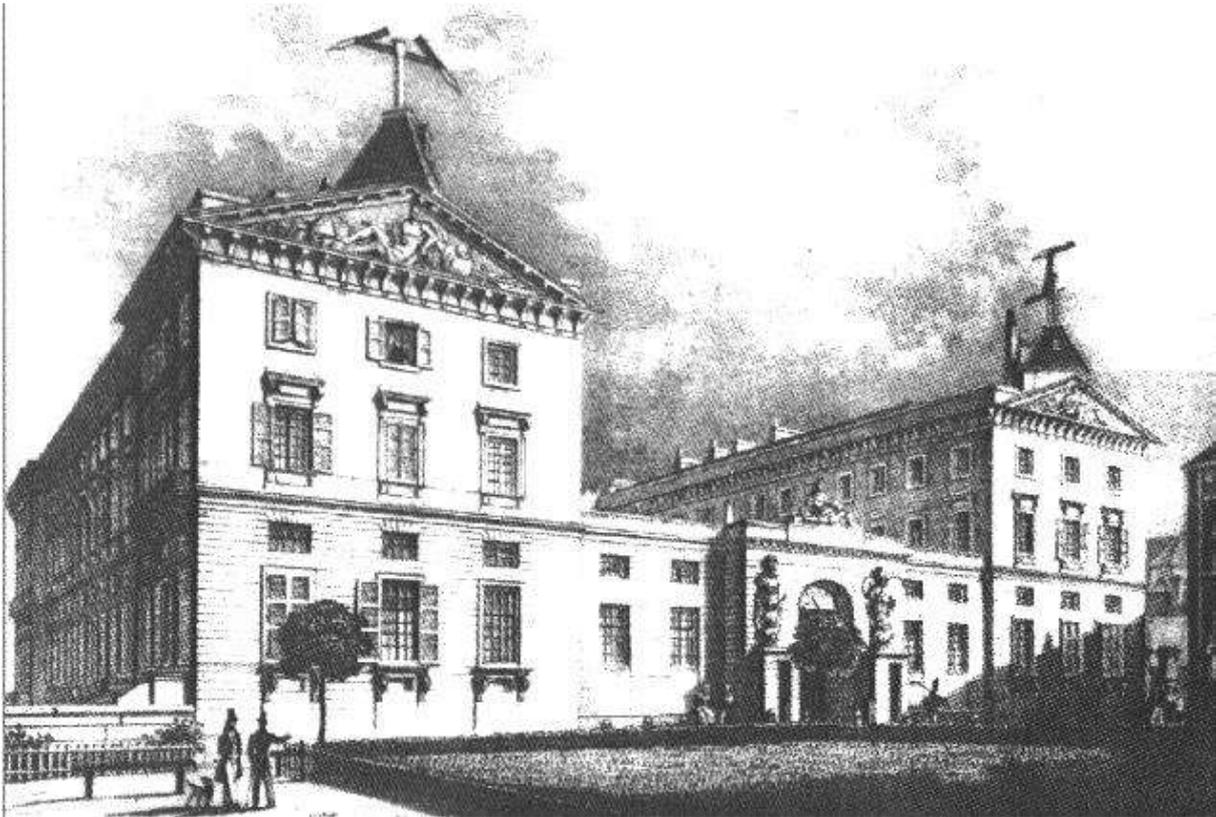
2001 - Réédition 2007

La télégraphie aérienne (Marc Gocel)	1
Poèmes (Jean-Marie Lang)	17
En fouillant dans les archives (Michèle Grandvaux)	20
Les anciennes églises du Quartier des Basiliques - St-Clément (A. Holle)	33
Si le Sablon m'était conté (Gérard Nadé)	43
Rubrique nécrologique (Gérard Nadé)	60

SOCIETE D'HISTOIRE DU SABLON
38 / 48 rue Saint-Bernard - 57000 Metz

Association inscrite au Tribunal d'Instance de Metz
Sous volume CXXXII n° 158/94 ISSN 1275-8663

LA TELEGRAPHIE AERIENNE



Communiquer

Depuis qu'il existe, l'homme a éprouvé le besoin de communiquer. Tout d'abord dans son environnement immédiat, puis à distance. Aujourd'hui, il a à sa disposition de nombreux moyens qui lui permettent de le faire de façon quasi instantanée : le plus performant Internet. Il n'en a pas toujours été ainsi et les progrès sont récents.

Retour sur le passé

L'étymologie du mot « Malle-Poste » tel que l'écrit Lemontey, dans l'édition « *Le Magasin Pittoresque (1846)* », nous révèle ce qu'il en était des moyens de communications sous le règne du Roi Soleil (1638-1715) :

« Louis XIV, fameux par ses palais, ses canaux, ses forteresses et ses ports de mer, n'avait pas construit une seule route. Sous son règne, on ne voyageait encore qu'avec peine et danger sur des chemins tracés par le hasard et abandonnés aux accidents de la nature. L'usage des chevaux de poste finissait, pour les particuliers, à quelque distance de la capitale. Le transport des lettres se faisait dans une malle attachée sur le dos d'un cheval. C'est en mémoire de cet usage que la voiture de nos courriers s'appelle encore la malle, et le cheval qu'on y attache le mallier. »

Si on se réfère à ce qu'écrit Lemontey, on constate un recul par rapport aux moyens de communications instaurés par les Romains lors de l'occupation, entre-autres, de la Gaule.

Poursuivons afin de nous situer.

1789 : La Révolution. L'histoire est bien connue.

1791 : Fuite du roi Louis XVI à Varennes.

1792 : Déclaration de guerre à l'Autriche. A Strasbourg, Rouget de Lisle chante la Marseillaise, entrée des troupes austro-prussiennes en Lorraine, victoire de Valmy, première séance de la Convention, etc....

Qu'en est-il à cette époque ? La malle-poste, pouvait porter une dépêche de Paris à Metz en trois jours soit en moyenne 90 km par jour, dans le meilleur des cas.

1791 / 1792

Révolution dans la communication avec la naissance de la télégraphie aérienne. Quelques années plus tard (1798), à l'ouverture de la ligne Paris-Metz-Strasbourg, le même message mettra (en fonction de l'importance du texte) environ 28 minutes, pour le moins.

Cette véritable mutation est due à une invention : **le télégraphe**. Le premier terme employé par son créateur, Claude CHAPPE, est tachygraphe (du Grec, **vite, prompt, et de j'écris**).

Un des amis de la famille Chappe, le comte Miot de Mérito, entre autre, homme de lettres, propose en avril 1793 de remplacer le terme tachygraphe par **télégraphe** (du Grec, **de loin, j'écris**), expression correcte et juste qui sera adoptée. Il marque la naissance des télécommunications et devient le précurseur d'Internet !

Les guerres révolutionnaires européennes, par ce fait le besoin de communications rapides, sont les principales raisons du développement de la télégraphie aérienne. Il en est toujours ainsi. C'est ce qui précipita la construction de lignes vers les régions les plus exposées : Nord et Nord-Est. L'administration télégraphique était née avec Paris comme point de convergence des lignes.

Chaque retour à la paix, c'est la mise en sommeil ; au gré des divers événements, le réseau se développa ou se réduisit.

Claude CHAPPE

L'Histoire veut que le télégraphe aérien soit l'œuvre de son inventeur, Claude Chappe (fig.1). En réalité, la réussite captivante du télégraphe aérien n'est pas due seulement à une invention géniale. C'est aussi à la complémentarité et à la cohésion de cinq frères d'une famille de 10 enfants nés pour la plupart à Brûlon, petit village de la Sarthe.

L'initiateur du projet, Claude, deuxième de la famille, est né le 26 décembre 1763. Après de solides études à l'école Royale de la Flèche, abbé commendataire (sa mère le disait « *clerc tonsuré* »), il jouit de rentes qui lui permettent d'ouvrir un cabinet de physique à Paris.

A la Révolution, privé de revenu, il est obligé de rentrer à Brûlon, mais poursuit néanmoins ses diverses expériences.

Grâce à son frère Ignace, député de la Législative, il réussit à faire connaître son invention de télégraphe aérien et il est chargé, après avoir fait ses preuves, de construire une première ligne de Paris à Lille. Elle sera opérationnelle en 1794.

Une autre ligne sera mise en chantier, Paris-Landau, passant par Metz. Mais faute de crédit elle sera abandonnée. Il faudra attendre 1797/1798 pour relancer la construction de cette ligne non plus vers Landau, mais vers Strasbourg, qui sera inaugurée le 28 mai 1798. Vient l'époque où les caisses de l'Etat sont vides.

Pour sauver le télégraphe Claude Chappe cherche d'autres ressources et c'est grâce à la Loterie Nationale qu'il pourra poursuivre.

A cause des incertitudes militaires, de nouvelles implantations de lignes sont relancées, mais affaibli physiquement et moralement par ses recherches et ses luttes, car la concurrence est vive, Claude Chappe se donnera la mort, à Paris, en 1805, à l'âge de 42 ans. Cette mort restera toutefois un mystère. Le fait est, qu'on a retrouvé son corps au fond d'un puits situé dans le jardin de l'Hôtel Villeroy, siège de l'administration télégraphique (la version du suicide est retenue comme étant la plus probable).

Après la mort de Claude Chappe, l'esprit de famille prend le relais : ce sont quatre de ses frères qui poursuivront son œuvre. Ignace-Urbain, dit Chappe l'Aîné, ancien député, va conserver la direction de la partie administrative, avec Pierre-François comme deuxième administrateur du télégraphe. René remplit les fonctions d'inspecteur puis de directeur de la ligne du Nord. On le retrouve ingénieur télégraphe à Lille s'occupant de tout le réseau des lignes du Nord. Il terminera sa carrière comme administrateur du télégraphe avec son frère Abraham, après l'éviction pour raisons politiques de ses deux autres frères.

Concernant Abraham, dit Chappe Chaumont, technicien et homme de terrain, il est nommé le 30 août 1805 inspecteur général des lignes télégraphiques à l'état-major de la Grande Armée. Sa tâche consiste à déchiffrer et chiffrer toutes les dépêches destinées ou envoyées par l'Empereur, son lieutenant ou son chef d'état-major. Envoyé à Dantzig le 27 juin 1812, le 21 décembre il demande son retour à Paris. Inspectant les lignes existantes, il assure la construction des lignes stratégiques (en 1807, Paris-Lyon-Turin-Venise, Anvers – Amsterdam courant 1810 / 1811, puis Metz - Mayence en 1813).

Sans eux, l'épopée du télégraphe qui dura plus d'un demi-siècle (62 ans), de la Révolution à Louis-Philippe, pendant une des périodes les plus agitées de l'histoire de notre pays, n'aurait pu avoir lieu.

Pour résister contre vents et marées aux successions de régimes politiques différents, pour diriger un télégraphe qui comprit plus de 500 stations sur une longueur proche de 5.000 km, il fallait une opiniâtreté importante et des appuis que les Chappe surent également trouver : l'horloger Bréguet, spécialiste des mécanismes qui passera pourtant à la concurrence ; des savants et hommes politiques Daunou, Lakanal, Carnot, Lepelletier de Saint-Fargeau, Miot de Mérito déjà cité, Romme, etc.

Sans oublier, le plus important, Napoléon 1^{er}, qui plaça le télégraphe sous son contrôle direct.

Mais aussi, ne l'oublions pas, le personnel (directeurs et inspecteurs).

Revenons en arrière pour parler des premières expériences

Claude Chappe réalise sa première expérience publique de communication à distance le 2 mars 1791, à l'âge de 28 ans.

Le système consiste en deux cadrans mobiles dotés d'aiguilles et de chiffres, installés respectivement dans son village natal de Brûlon et le village de Parcé distants de 14 km.

L'expérience, qui consistait à envoyer un message dans chaque sens fut réussie. Elle fut authentifiée par un compte-rendu officiel, et Chappe peut, avec ces preuves de fonctionnement, se rendre à Paris.

A Paris, les recherches de Claude Chappe l'amènent à inventer plusieurs systèmes, avec des techniques différentes.

Les menaces d'invasion sur les frontières entraînent la nécessité de moyens de communication rapides.

Le 12 juillet 1793, Claude Chappe démontre devant une commission mandatée par la Convention, la fiabilité de son système par une transmission de message sur 40 km.

La Convention convaincue par Lakanal, rapporteur de la commission en date du 27 juillet 1793, décrète :

« La Convention nationale accorde au citoyen Chappe, le titre d'ingénieur télégraphe, aux appointements de lieutenant de génie, charge son Comité de Salut public d'examiner quelles sont les lignes de correspondance qu'il importe à la République d'établir dans les circonstances présentes... » (sic)

et, le 4 août 1793, ordonne la création de la première ligne de télégraphe entre Paris et Lille.

Le Ministre de la guerre chargé de cette mission n'est autre que le messin Jean Baptiste Bouchotte. Grâce à la rapidité des transmissions, les Conventionnels sont convaincus de l'utilité du télégraphe et le réseau commence à se constituer (fig. 2).

Comme nous l'avons vu précédemment, l'expansion du réseau évoluera en fonction des circonstances militaires et politiques.

Bonaparte Premier Consul fit fermer les lignes faute de finances. C'est l'époque des restrictions.

Napoléon proclamé Empereur des Français (1804), face aux troupes de la coalition, développe le réseau qui prend ainsi une dimension européenne.

Ainsi Paris dialogue avec : Lille (1793) ; Strasbourg et Dunkerque (1798) ; Brest (1799) ; Huningue-Bâle (1799) ; Lunéville (1800) ; Calais, Boulogne, Bruxelles-Anvers (1803) ; Lyon-Turin (1807) ; Milan (1809) ; Flessingue (1809) ; Amsterdam (1811) ; Venise (1810) et la dernière ville, Mayence (1813).

Avec la chute de Napoléon (1814-1815), et le nouvel ordre décidé par le Congrès de Vienne, le réseau se réduit à l'hexagone.

Son déploiement reprendra bien plus tard, par un maillage du sud, jusqu'alors oublié. Progressivement la toile s'étend : Lyon-Toulon (1821), Paris-Bordeaux-Bayonne (1823), puis la transversale Avignon-Bordeaux. Viendront se rajouter des ramifications. Avranches-Cherbourg-Nantes, Bordeaux-Blaye, Narbonne-Perpignan, etc.

Le télégraphe aérien

Le principe du télégraphe aérien est simple. Il repose sur un mécanisme visible de loin, si possible sur fond de ciel (fig. 3), ce qui parfois ne sera possible du fait de la topographie du terrain. La vue est améliorée par l'usage d'une lunette. L'utilisation d'un code de transmission définit la prescription. Il n'existe pas de modèle unique de télégraphe, comme il n'existe pas non plus aujourd'hui de modèle unique d'appareil téléphonique. Les modèles ont évolué dans le temps, vers une plus grande robustesse et une plus grande facilité d'emploi. En fait, il s'agit d'améliorations par l'expérience qui seront apportées au fur et à mesure de l'ouverture des lignes. Les appareils seront appelés, type Lille, Brest, Strasbourg, Milan (fig. 4). Le dernier système, le plus performant, a été imaginé par Flocon, cadre dirigeant de l'Administration Télégraphique

Comme il doit être visible de loin, le télégraphe est placé sur une hauteur : montagne, colline, ou monument existant tel que clocher d'église (cathédrale de Strasbourg), tourelle de château, (Palais de Justice à Metz) etc. Quand ce n'est pas possible, on le place sur le toit d'une construction en bois ou sur une tour, carrée ou ronde, sans tenir compte de l'esthétique : devant l'urgence de la situation, le bois a été le matériau le plus employé, remplacé par la suite par des constructions en pierres. Ce fut le cas dans notre région, où en 1814, les télégraphes entre-autres de Saint-Quentin et Mercy furent incendiés par les troupes de la coalition.

Pour preuve, le récit d'un voyageur Allemand en 1800 :

« ...On ne construit les édifices télégraphiques qu'en bois; on les pose préférablement sur des hauteurs, ou on les place sur des églises ou autres bâtimens élevés. J'en ai trouvé au bord des grandes routes, ils sont aussi élevés que les plus hauts sapins. C'est un quarré sans murailles, et la charpente en est à découvert. On monte à la cime avec des échelles ou de petits escaliers de bois.

Lorsque je vis pour la première fois le Télégraphe en mouvement, il me parut comme une couple de poutres minces entrelacées, qui montoient et descendoient faisant des cercles, des mouvemens verticaux, tantôt prompts, tantôt lents, restant subitement tranquilles, et ce remettant ensuite dans un mouvement circulaire ; elles étoient tantôt dans une situation inclinée, tantôt horisontale, montant et s'abaissant de côté. Je me trouvai ainsi au pied de la Cathédrale de Strasbourg, sur laquelle on a bâti un très beau Télégraphe. »

(Source : Traduction des écrits du voyage d'un Allemand à Paris et en Suisse en 1800).

Comme il est décrit ci-dessus, le poste (ou station) est une construction sommaire. Il ne sera couvert en bardeaux (ardoises en bois) que quelques années plus tard (fig. 5). Il comprendra par la suite deux parties : une partie visible de loin, le télégraphe, et une partie abritée (fig. 6). Cette dernière, dans la majorité des cas est elle-même divisée en deux pièces : l'une d'elle sert à la manipulation du télégraphe et l'autre de salle de repos aux stationnaires. Alors que les constructions sont réalisées par des entreprises locales, les télégraphes sont préfabriqués à Paris. Chaque station est éloignée en moyenne d'une dizaine de kilomètres de ses voisines. Elle est donc équipée de deux lunettes afin de permettre la lecture des signaux venant de part et d'autre.

Le télégraphe est constitué d'un certain nombre de pièces de bois dont les parties mobiles sont un modèle de persienne afin d'offrir moins de prise au vent (fig.7).

On distingue, dans les systèmes les plus utilisés :

- un mât ou échelle d'environ 14 pieds soit entre 7,50 m et 8 m ; les échelons permettant d'accéder aux éléments mobiles ;
- au sommet du mât, un régulateur de 4,60 m de long et de 0,35 m de large, qui pivote et qui peut tourner sur lui même (fig. 7 : A-B); il est utilisé dans quatre positions : horizontale, verticale et deux obliques à 45 degrés (à gauche et à droite) ;
- aux extrémités du régulateur, les indicateurs. D'une toise de long, soit 1,94 m et de 13 pouces de large soit 0,35 m. Egalement mobiles autour d'un axe; ils pivotent par portions de 15 degrés (fig. 7 : A-C et B-D);
- un contrepoids, dans le prolongement de chaque indicateur, assure l'équilibre et par ce fait facilite la manœuvre (fig. 7 : E).

Au bas de l'échelle : le manipulateur, mécanique constituée de manivelles et de poulies. Ces dernières sont reliées par des cordages et des tringles aux pièces mobiles du sommet. Placé à l'intérieur de la station, il est la commande de l'appareil. En principe, le manipulateur pouvait être actionné par un invalide, un vieillard* ou un enfant*.

Mais la mécanique d'hier était parfois grossière.

Le réglage était à effectuer journallement : tension des cordes en chanvre ou en laiton ; graissage des poulies pour certaines en bois, d'autres en cuivre.

Dépendant d'abord du Ministère de la guerre, le télégraphe passe, à partir de 1798, sous la tutelle du Ministère de l'Intérieur.

Le budget alloué par l'Etat est extrêmement modeste, lorsqu'il n'est pas carrément supprimé, et il ne peut permettre qu'une survie très précaire du système. La télégraphie vit donc au rythme des périodes « fastes » où quelques familles accaparent les meilleures places, et les périodes d'économies où le « petit personnel » est très durement traité.

Le personnel

Toute l'Administration Télégraphique est aux mains de ses inventeurs, les frères Chappe. Ils exercent un droit souverain sur le personnel utilisant des méthodes qui nous semblent aujourd'hui difficiles à comprendre. Les postes les plus hauts ont été tenus par les frères de Claude Chappe.

Un personnel très hiérarchisé fait fonctionner le télégraphe.

On trouve d'abord les Directeurs et les Inspecteurs, d'origine noble ou bourgeoise, au rang et au salaire importants.

Le Directeur

Il est à la tête d'une division formée d'une dizaine de stations. Il supervise ainsi tout le personnel qui est à ses ordres sauf l'inspecteur qui a un statut particulier.

Il existe deux échelons de salaires dans cette fonction.

Le plus important est celui de Directeur de Division en Poste extrême (fin de ligne). Celui de Directeur de Division intermédiaire, considéré comme moins important par l'administration Chappe est donc moins rétribué. L'Administration Télégraphique très précautionneuse exige une caution pour la fonction.

Il est le seul dépositaire du vocabulaire (ou dictionnaire) qui permet de crypter et de traduire les messages. C'est un travail difficile, fastidieux et qui demande des connaissances. Le respect du secret absolu impose sa présence constante sur les lieux, 365 jours dans l'année, de 15 minutes avant le lever jusqu'au coucher du soleil.

Il se trouve très souvent en conflit avec son inspecteur qui lui est rattaché à l'Administration Télégraphique (diviser pour mieux régner).

L'Inspecteur

Il est nommé à une division pour assurer le contrôle d'une dizaine de stations. Comme on l'a vu, dépendant de l'Administration Télégraphique, il est très souvent en conflit avec son Directeur. Son activité est de parcourir une fois par mois toutes les stations de sa division, le plus fréquemment à pieds, ce qui fait de 15 à 20 jours de route suivant les saisons, soit près de 200 km, le plus souvent par des chemins de campagne tortueux et pentus.

Responsable du contrôle et de la maintenance du matériel, il fait faire les menues réparations. Pour les grosses réparations, traite avec les entreprises et surveille les travaux.

Il assure le paiement des salaires des stationnaires et retient les pénalités sur leurs salaires. Il les surveille en les espionnant avec sa lunette, ce qui est une des directives de l'Administration Télégraphique. Son appointements annuel s'élèvent à la moitié de celui du Directeur, soit autant que celui d'un sous-préfet. Comme le Directeur, il est tenu de verser une caution. Garantie que prend l'Administration centrale vis à vis de la hiérarchie responsable de numéraires, cas du Directeur et de l'Inspecteur.

Les stationnaires

Les stationnaires ou télégraphistes représentent la majorité du personnel. Il se situe en bas de l'échelle. Ils sont de service 365 jours par an, de l'aube au crépuscule, avec un maigre salaire. Il touche autant qu'un manoeuvre ou journalier. Malgré le salaire de misère les pénalités pour fautes pleuvent, par des retenues ou des mises à pied. Au début de la télégraphie, ils ont entre 20 et 30 ans, viennent en grande majorité de la région parisienne probablement parce qu'ils ont été recrutés par les frères Chappe eux-mêmes. Par la suite, les directeurs assumeront cette formation afin d'avoir un certain nombre de surnuméraires

disponibles en cas de besoin. Avant d'être télégraphistes, ils ont exercé des métiers variés, mais ayant en général un rapport avec le bois ou le métal (pour l'entretien du matériel).

Fin 1800, on engage des militaires invalides (imposés par le pouvoir en place et aussi par souci de faire des économies), mais très vite on préfère engager des personnes formés localement. Les difficultés financières feront que les stations seront occupées parfois par un seul employé, du lever au coucher du soleil et par tous temps.

Théoriquement, aux débuts, ils sont au nombre de deux par poste à faire fonctionner le télégraphe : l'un est chargé de l'observation à la lunette alors que l'autre manipule les commandes. Très rapidement, pour des raisons pratiques, le poste ne sera plus occupé que par une seule personne à mi-temps, mais le travail restera le même.

Seul au poste, le stationnaire observe à la lunette les signaux émis de part et d'autre, remplit le procès-verbal prévu à cet effet, et manipule les commandes pour transmettre à son tour au poste suivant. Ce procès-verbal indiquera le fautif lors de transmissions erronées. Comme on l'a dit, les fautes et les retards sont sévèrement sanctionnées, jusqu'à la destitution.

La manœuvre d'un signal doit prendre environ 20 secondes, 1 minute pour le poste de direction. L'administration télégraphique lance des affirmations triomphantes en affichant des temps de parcours très en dessous de la vérité.

Quand elle mentionne par exemple, que les nouvelles de Paris sont reçues à Brest en 8 minutes, elle évite de dire qu'il y a un décalage horaire d'environ 20 minutes, du fait qu'à cette époque, l'heure employée partout est l'heure locale, ce que la plupart des gens ignoraient. (Le décalage horaire de Strasbourg à Brest est de 48 minutes).

Lorsque des réparations urgentes sont à effectuer, il est hors de question d'arrêter les transmissions et pendant que l'un répare, l'autre stationnaire requit, porte le message reçu, mais non retransmis, au poste suivant. Soit un aller-retour à pieds d'environ 20 km. Surnommés « *les gagnés petit de la télégraphie Chappe* », ils profitent du travail à mi-temps, des périodes d'intempéries, pour faire des « petits boulots » afin de compléter leurs revenus ; jusqu'à braconner ! Aucune retraite n'est à attendre et on travaille jusqu'au bout, le record étant atteint par un stationnaire de Mercy qui décède à 81 ans. On relève dans les archives un stationnaire de 11 ans.

Les stationnaires sont surveillés par les Inspecteurs et souvent dénoncés par leurs concitoyens. Les employés en majorité s'acquittent très bien de leur tâche : la rapidité de la transmission des nouvelles étant là pour le prouver.

Très souvent seul pour ces travaux quotidiens, grimper au mât lorsqu'il se trouvait sur un édifice tel que le Palais de Justice ou le clocher d'une église était une performance de casse-cou. Qui le ferait actuellement ? Les archives mentionnent des mésaventures et accidents divers.

Notre stationnaire est à son poste de travail devant le manipulateur, avec pour mission d'observer aux lunettes, les signaux transmis des postes correspondants en amont et en aval.

Chaque station est équipée de deux lunettes fixées sur des supports (gouttières en bois ou en zinc) et dirigées vers les deux stations les plus proches, comme déjà dit en moyenne à une dizaine de km. De différentes forces, selon les besoins, elles grossissent entre 30 et 65 fois. Si la partie mécanique est sommaire, la mise au point est effectuée une fois pour toutes.

A noter deux types de lunettes (parfois appelées longue-vue, lorgnette ou même télescope) : la lunette de stationnaire et la lunette d'inspecteur.

Les lunettes dont se servent les inspecteurs à des fins de contrôle ne sont pas spécifiques au télégraphe, mais sont celles qu'utilisent les militaires, les marins etc., ont un grossissement qui ne dépasse pas trente fois.

Le signal passe de station en station, le stationnaire qui le regarde, l'inscrit sur un procès-verbal en mentionnant l'heure de réception à la seconde près. Une pendule réglée chaque matin à l'ouverture de la ligne est dans chaque poste à cet effet. Il retransmet au poste suivant le signal, surveille s'il a été bien enregistré par ce dernier, et prend note du signal suivant et ainsi de suite.

A l'exception des signaux de services, le stationnaire ignore totalement leurs significations.

Le message étant crypté au départ par le directeur **émetteur**, il est décodé par le directeur **récepteur**, avant d'être adressé par une estafette au destinataire final, qui est la plupart du temps une autorité civile ou militaire. Pendant la période de transmission des n° de la loterie nationale, le message était porté au mandataire local.

Pour codifier et déchiffrer les messages, les directeurs possédaient un document, top secret, dénommé vocabulaire.

Le vocabulaire

Le vocabulaire a évolué au fil du temps en fonction du nombre de signaux émis : il passe de 10 à 50, puis à 98.

Pour des raisons de lisibilité, seuls les angles de 45° sont utilisés par les deux indicateurs, soit pour chacun 7 positions ; deux positions sont retenues pour le régulateur, l'horizontale et la verticale. L'ensemble, indicateurs plus régulateur font 7 x 7 x 2 soit un total de 98 signaux de base (fig. 8). Six étant nécessaires pour le service, il reste 92 signaux utilisables pour transmettre le message.

Le vocabulaire est en conséquence composé d'un répertoire de 92 pages de 92 lignes chacune, soit 92 X 92 qui donne un total de 8464 lignes de significations possibles par mot ou groupe de mots (fig. 9).

Les signaux transmis sont par groupes de deux : le premier signal indique le N° de page (admettons 53), le deuxième dévoile la ligne (admettons 21). Le Directeur en ouvrant le vocabulaire à la page 53, peut lire à la ligne 21: "Je réponds à votre dernière dépêche".

Le vocabulaire sera détenu, jusqu'aux environs de 1806, uniquement par les directeurs des stations extrêmes. Sur la ligne de l'Est par exemple, seuls Paris et Strasbourg étaient dans ce cas ; il faudra attendre cette date pour que le directeur de Metz puisse à son tour décodé les messages.

Compte tenu des besoins, les vocabulaires seront mis à jour périodiquement. On utilisait également, pour la Loterie Nationale des tableaux de chiffres et signaux qui changeaient mensuellement.

Enfin, pour des raisons de confidentialités (la hantise du secret), le Directeur de Metz Jean-Pierre Rogelet utilisait pour enregistrer ses courriers, une forme ancienne de sténographie.

1854

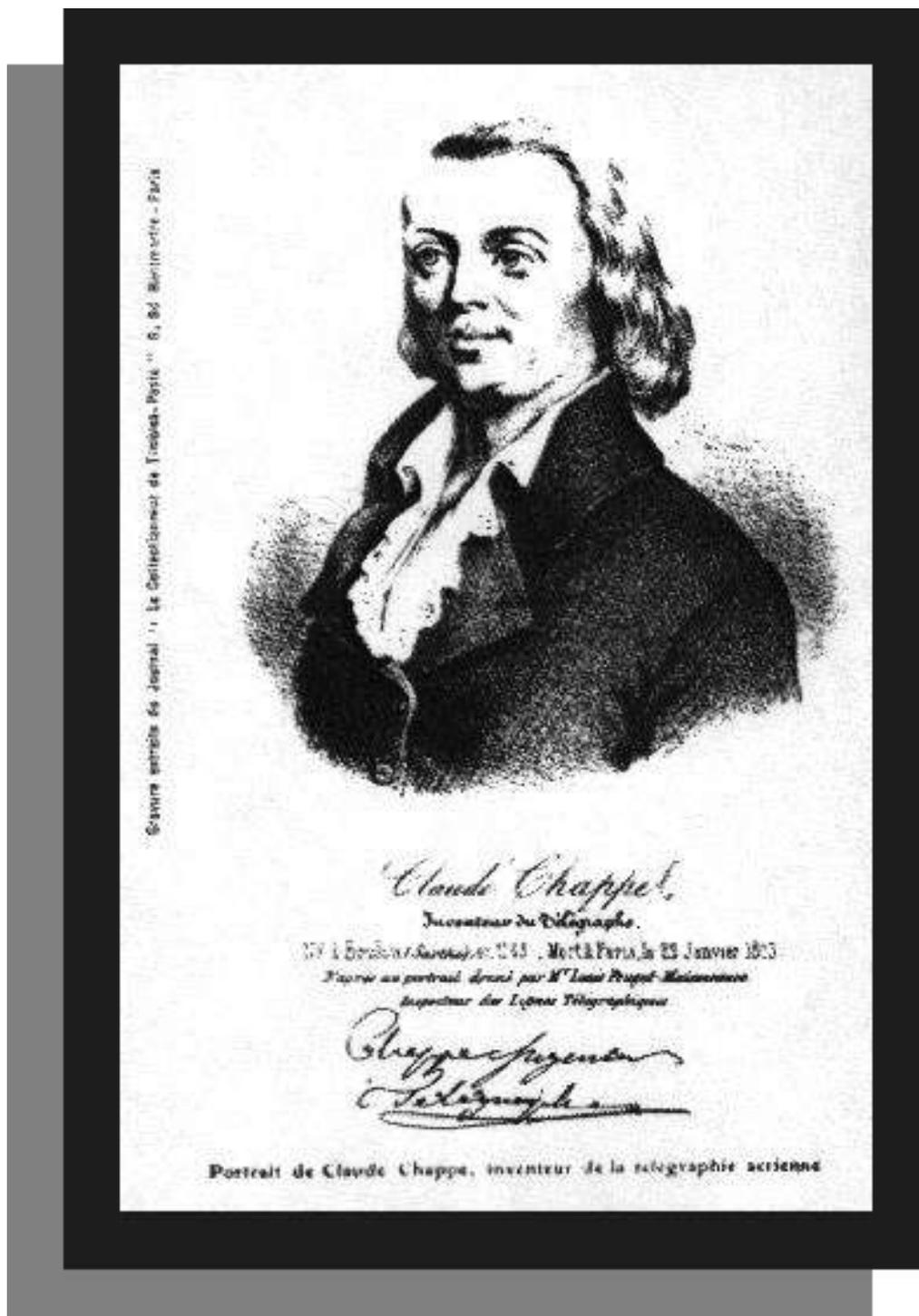
L'invention et l'arrivée de la machine à vapeur, la construction du réseau de chemin de fer, l'électrification et la naissance du morse, portèrent un coup fatal à la télégraphie aérienne. Petit à petit les lignes ferment. Les stations et le matériel sont vendus par les domaines. Les propriétaires fonciers récupèrent leurs terres. Certaines constructions, peu, échappent au délabrement. Ainsi sur la ligne Paris-Metz-Strasbourg, seuls, quelques tas de pierres témoignent de cette époque.

Conclusion :

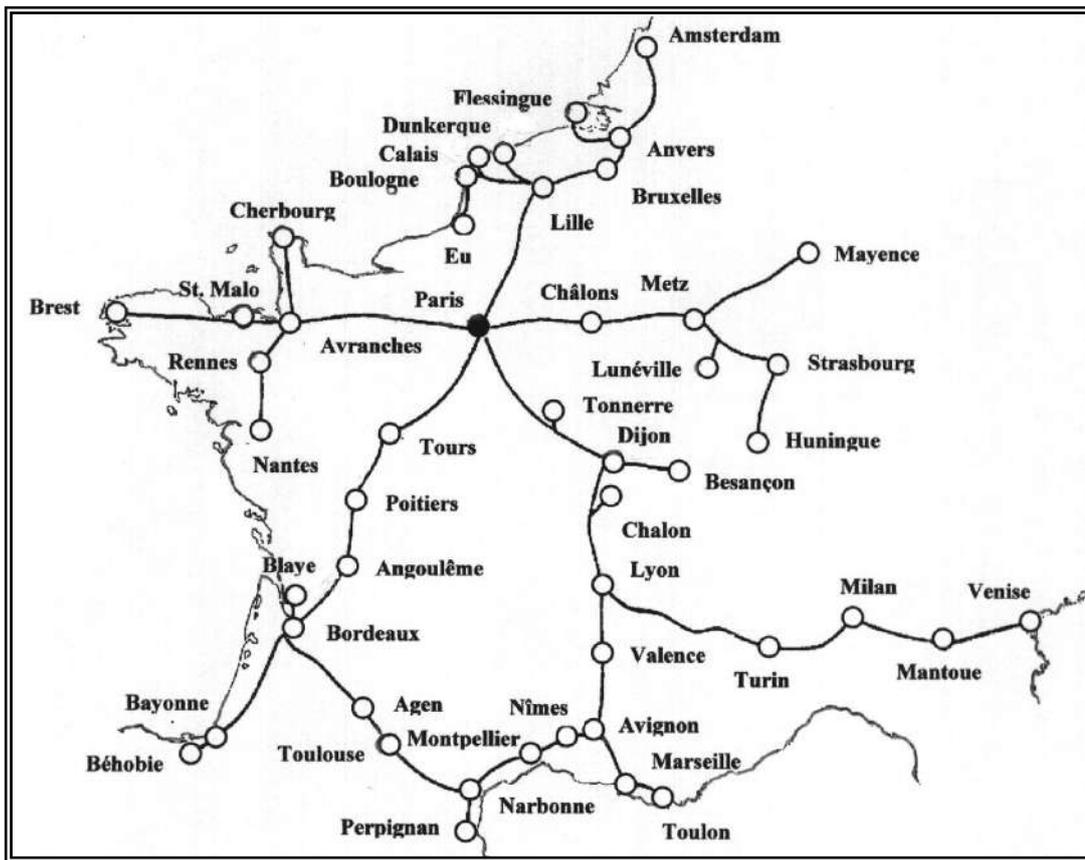
On ne peut raconter l'épopée de la télégraphie aérienne sur plus d'un demi-siècle, en quelques pages. Tous les sujets ont été abordés succinctement.

La recherche dans ce domaine se poursuit afin de compléter nos connaissances sur l'histoire mouvementée de cette Administration où le culte du secret était omniprésent. Ainsi, il a fallu attendre 1998 pour découvrir le profil et en partie l'histoire de la ramification de Metz à Mayence. De même, certains personnages jusque-là méconnus, se découvrent et nous laissent admiratif devant les exploits qu'ils ont pu accomplir, dans l'anonymat et la dure vie de cette époque. Les anecdotes ne manquent pas ! Nous y reviendrons.

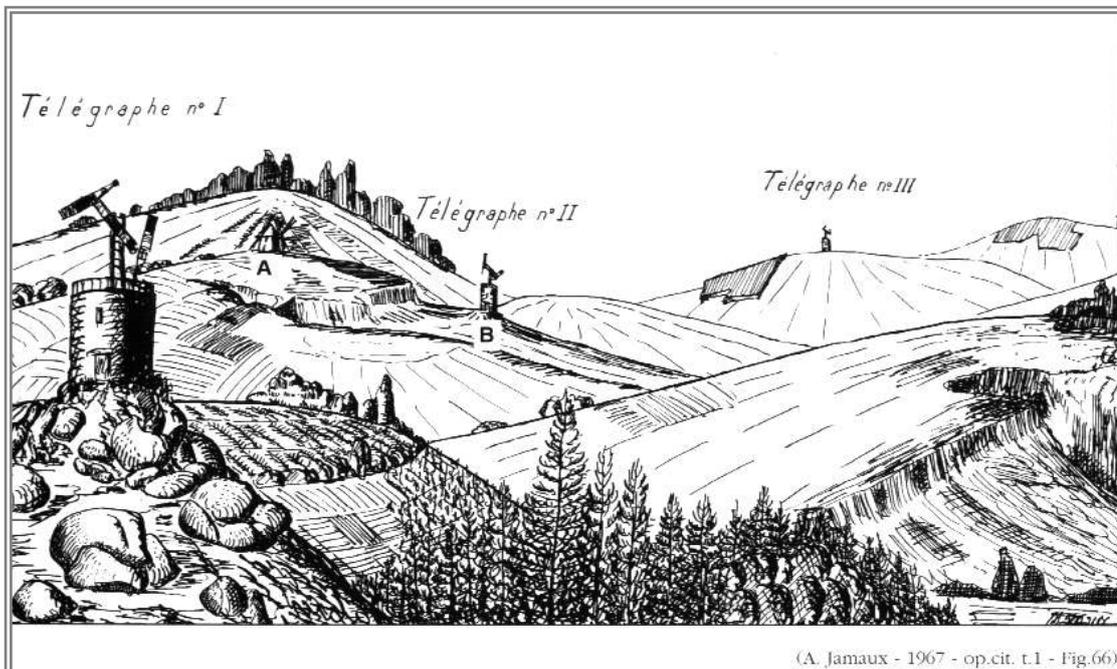
(fig. 1)



(fig. 2)

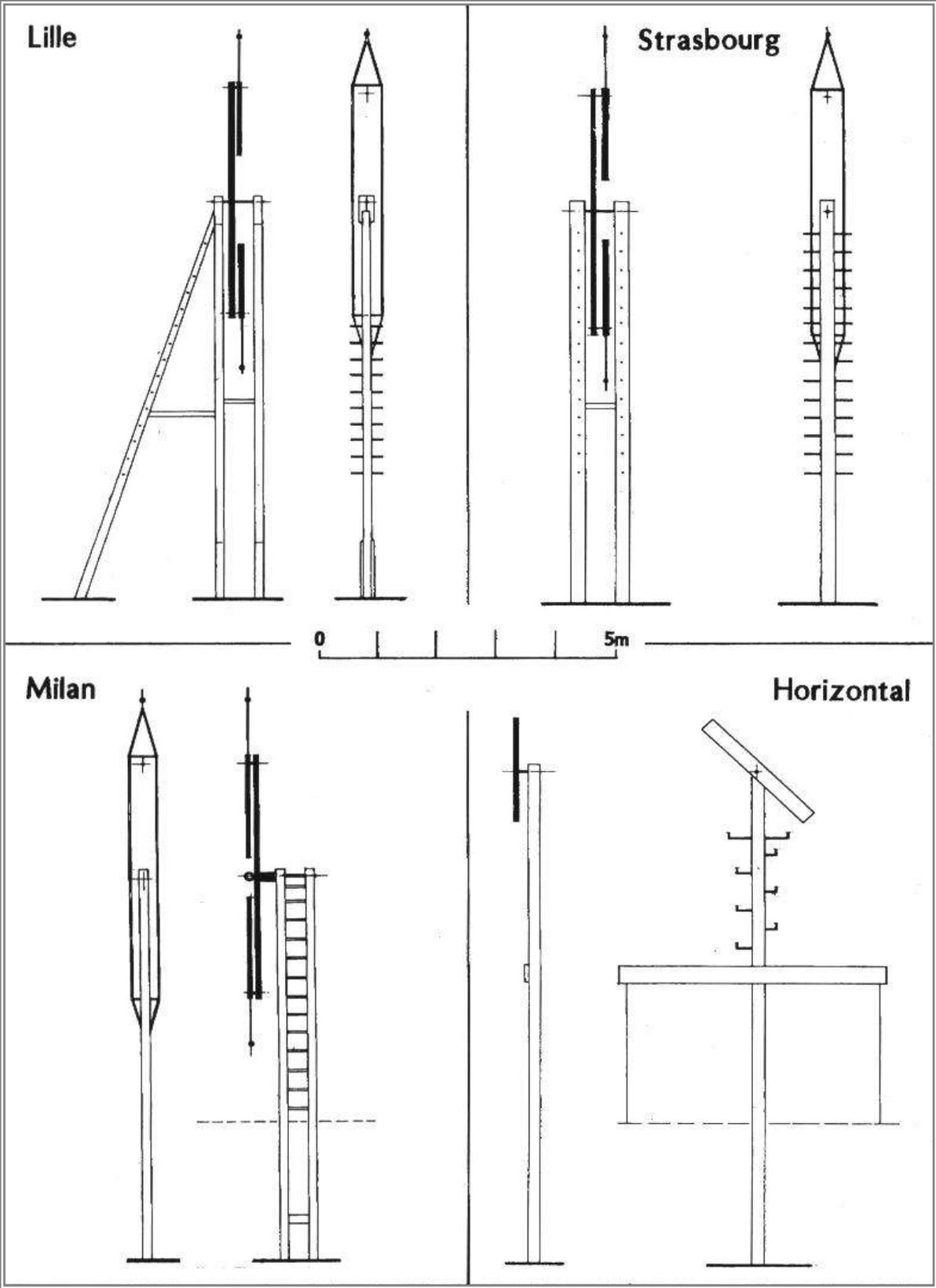


(fig.3)



(A. Jammaux - 1967 - op.cit. t.1 - Fig.66)

(fig.4)



Dessin de M. Ollivier
La Télégraphie Chappe -

(fig. 5)

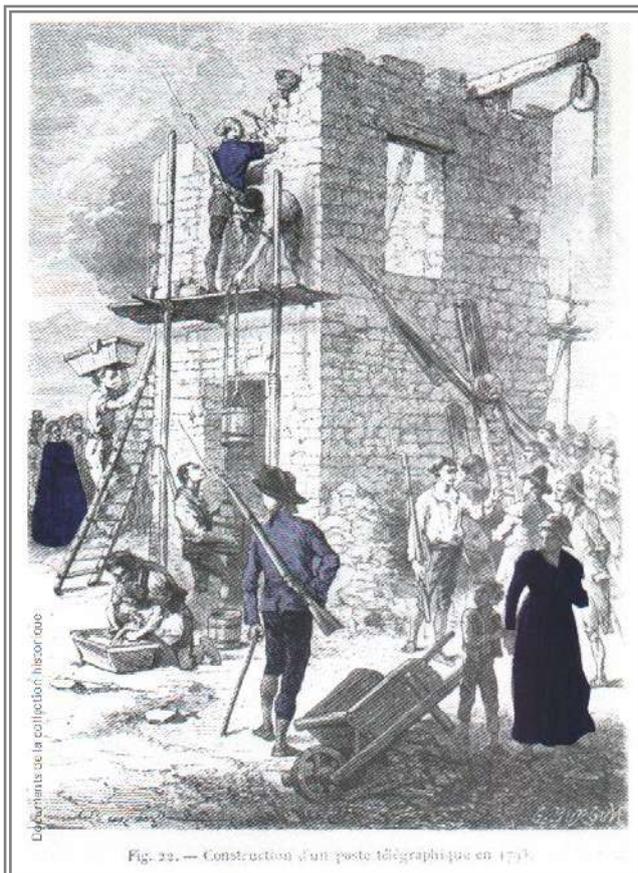
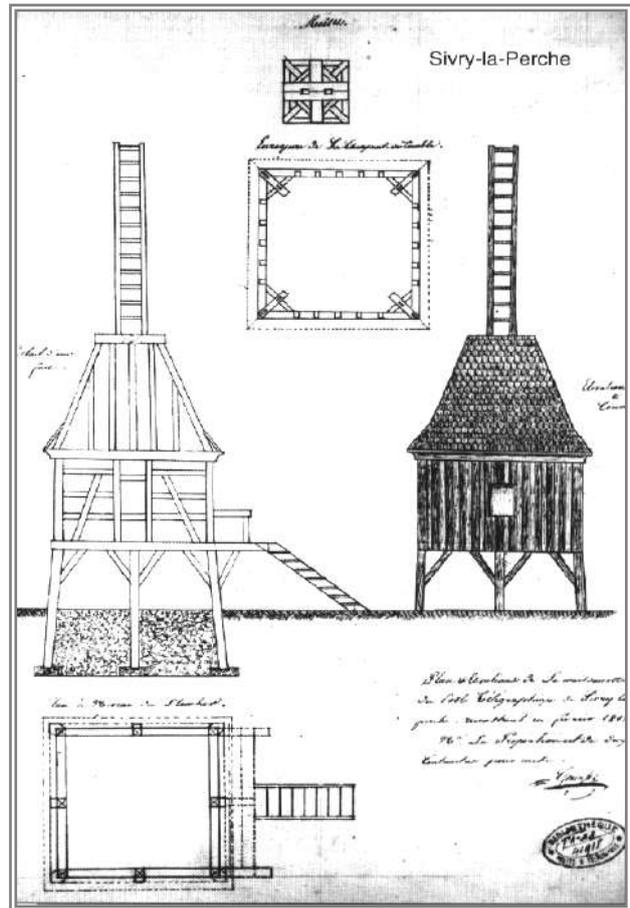
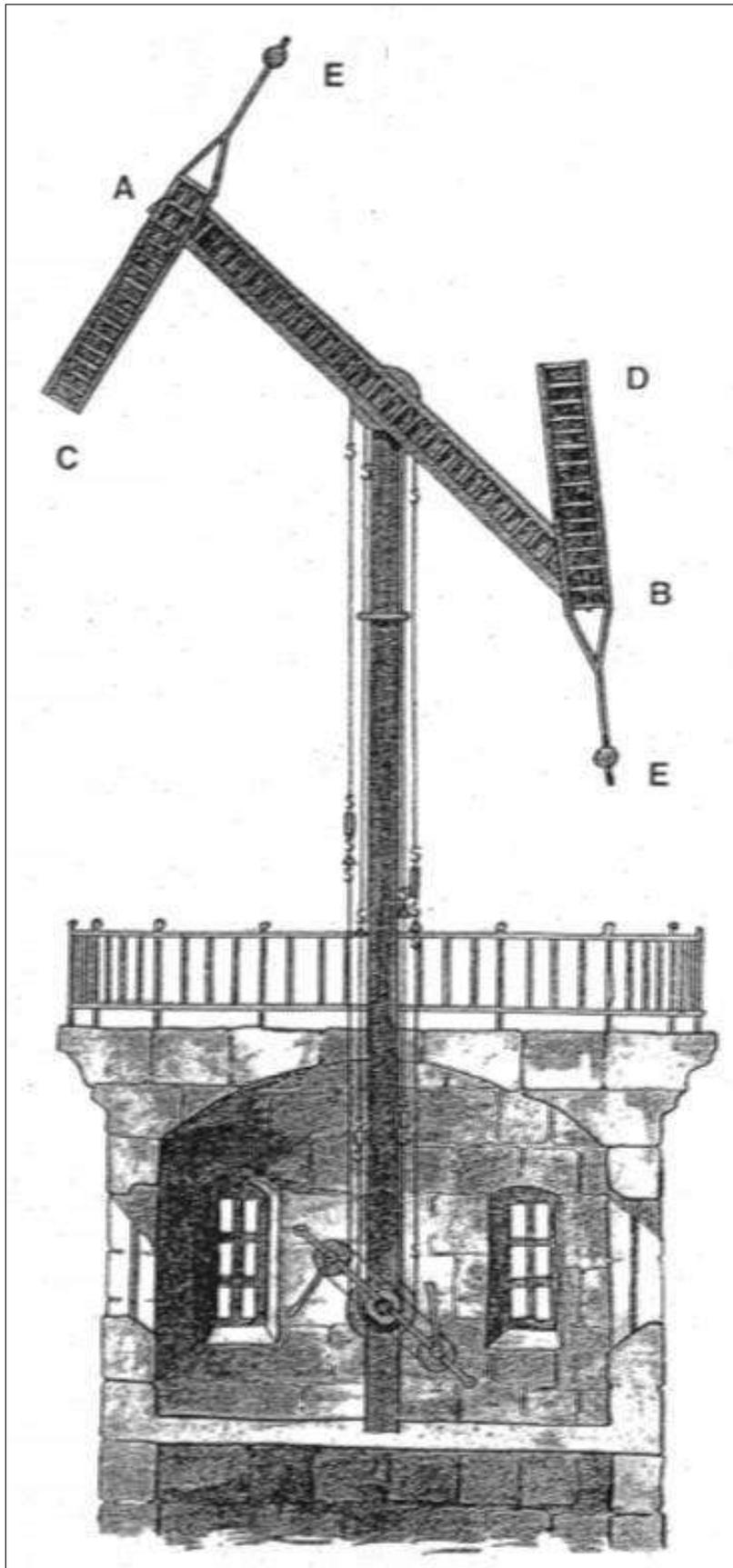


Fig. 22. — Construction d'un poste télégraphique en 1793.

(fig.6)

(fig. 7)



(fig. 8)

Signaux de correspondance

	1		26		47		72
	2		27		48		73
	3		28		49		74
	4		29		50		75
	5		30		51		76
	6		31		52		77
	7		32		53		78
	8		33		54		79
	9		34		55		80
	10		35		56		81
	11		36		57		82
	12		37		58		83
	13		38		59		84
	14		39		60		85
	15		40		61		86
	16		41		62		87
	17		42		63		88
	18		43		64		89
	19		44		65		90
	20		45		66		91
	21		46		67		92
	22				68		
	23				69		
	24				70		
	25				71		

POEMES

JE CHERCHE LA LORRAINE

*Je cherche la Lorraine, où est-elle?
Dans la nuit des temps et les brumes barbares
Elle n'est qu'un faubourg du monde,
En marge du vrai monde, celui que l'on connaît.
Pour nous, elle n'est pas.
Pourtant, ses bois et ses collines sont là,
Des hommes y vivent leurs joies et leur peines.*

*Le colosse Romain est mort
Impotent et obèse.
Digéré par son propre estomac, il pourrit, exsangue ...
La riche civilisation rejette
Sur les terres fertiles bordant Rhin et Moselle.
Un Empire est mort? Un Empire naît!
Holà messieurs, le monde a changé!*

*Lothaire: la Lorraine naît.
Elle est bien grande pour son âge :
De la Rhénanie à la Rhodanie,
De la Toscane à la Flandre,
Immense soudure de deux Europes,
Vue prophétique,
Peuples différents
Liés par un courant d'échanges fécond.*

*Mais le temps n'est plus aux empires.
Des châteaux forts se dressent,
Le Noble lutte contre le Noble,
Le Roi contre le Pape
Qui donc est cette Jeanne dite la lorraine?
Qu'allait-elle faire près de Paris?*

*Et toi, le Téméraire Charles de Bourgogne,
Tu viens en ennemi te froter au chardon lorrain
Alors que l'ennemi nous est commun!
Une victoire désastreuse
Ne fait que gonfler de chaque côté
Une menace qui attend son heure.*

*Tu resplendis, Lorraine
Lors que tes ennemis guerroyent sur d'autres terres,
Lors que la Renaissance flamboie!
De la Toscane à la Flandre.
Et toi, généreuse et ouverte,
Tu t'allumes à ce flambeau.*

*Metz, ta riche et antique cité
S'est donnée à la France.
Les soldats y ont remplacé les marchands
Et l'ont encorsetée de fortifications,
L'empêchant de grandir pendant quatre longs siècles.*

*Cependant, la richesse du Duché est une offense
A l'orgueil des Princes français.
Et ... c'est le grand siècle de France
Dont tu sors violée par toute l'Europe,
Tes châteaux démolis,
Tes pays ravagés,
Et abandonnée, trop pauvre par ton Duc.*

*Tu dois au fastueux Stanislas tes derniers monuments
Puis, c'est l'embrigadement :
Valmy, Austerlitz, Sedan, Verdun,
Et même une guerre sans bataille.
Vive le roi! l'Empereur! la République!
Tu veux des monuments? - en voilà :
Une stèle hideuse attriste chacun de tes villages
Comme si les ruines ne suffisaient pas,
Et d'immenses cimetières fleurissent sur tes plateaux.*

*Symbole de ton attachement à la France,
La Croix de Lorraine marque le drapeau tricolore.
Cette croix est décidément très lourde ...
Et le drapeau tombe :
Indochine, Algérie, Afrique,
Mais aussi et surtout dans le coeur des hommes.*

*Cependant ta richesse renaît
Sous la tutelle étroite du Parisien jaloux.
Du fer tiré de tes entrailles
Est forgé le symbole de la Ville monstrueuse.
Tu le sais maintenant,
Que l'ennemi de la France n'est pas ton ennemi.
Car ton ennemi, c'est celui qui divise,
Qui divise pour mieux régner.
Mais je m'arrête là car la plaie est ouverte ...*

*Je cherche la Lorraine, où est-elle?
Dans la terre qui modèle les hommes?
Dans le feu des batailles ou de tes hauts fourneaux?
Dans la Moselle qui rassemble les pluies de l'Ouest
Et les mélanges au Rhin?
Dans l'Esprit qui souffle sur ces lieux?*

Jean-Marie LANG

MAI 68

*Milliers de déceptions et d'incertitudes,
Milliers de lassitudes,
Mais surtout milliers d'ardeurs juvéniles en chômage,
Le carnaval a pris le pouvoir dans la ville.
Au grand conseil des sages
La joyeuse panique retourne les esprits et les vestes.
L'odeur du Grand Soir
A fait fuir le Monarque apeuré
Au chevet de sa mère l'armée.
Alors un autre carnaval
Soulevé par la peur nationale
Par cette peur qui lie les faibles et nourrit les guerres,
Déferle sur les Champs Elysées,
Haut lieu du Commerce civilisateur.
De la voix fausse qui caractérise les consciences pures,
Deux pantins tragiques issus d'un autre âge
Essaient de ranimer leur France.
Ils chantent la Marseillaise,
Ce vieux refrain usé témoin d'antiques gloires.
Galvanisés par cette clameur surgissant comme une lave volcanique
Du puisant bas-fond nationaliste,
Cinquante millions de Français rivés à leur téléviseur
Communient à la peur nationale,
Décidés à défendre jusqu'à la dernière goutte de leur argent liquide
La carrosserie de leur voiture.
... Et l'Histoire repartit en sens inverse.
Le Grand Moïse revient,
Fracassant les tables de la Loi
Et remet sur pied le Veau d'Or.*

*Il paraît que ces derniers temps l'or prend des reflets noirâtres.
Qui sont ces infidèles au sang impur,
Ces empêcheurs de compter en ronds,
Qui souillent de leurs prétentions
Le pétrole au parfum suave?
Qu'attend-on pour délivrer de nouveau les lieux saints?*

Jean-Marie LANG - 1975

EN FOUILLANT DANS LES ARCHIVES ...

La démographie

Au début du 18^e siècle le Sablon se composait de 25 à 30 maisons éparses, peut-être même moins. En 1741 la population est de 33 familles et passe à 47 familles en 1789. En 1795, dans la tranche d'âge de 16 à 60 ans, on recense 30 hommes dont 26 sont mariés.

Les principales familles de l'ancien Sablon

En 1701, la famille Colin est domiciliée à la Horgne. En 1741, la famille Rodot et en 1744 la famille Lagrange, originaires de Montigny, sont également domiciliées à la Horgne.

En 1740 vivent au Sablon la famille Tribout dont le lieu d'origine n'est pas connu, la famille Louyot, originaire de Pange, les familles Ismeur et Michaux qui sont toutes deux originaires de Metz.

En 1789 sont arrivées la famille **Véry** dont le lieu d'origine n'est pas connu, la famille Barbé originaire de Magny, la famille Lejaille originaire de Metz, les familles **Barba** et **Métry** originaires de Montigny.

Arrivent par la suite la famille **Desbuissons** dont le lieu d'origine n'est pas non plus connu, la famille **Pêcheur**, de Devant les Ponts, les familles **Simony**, **Moraux**, **Margot**, **Jacquelard**, **Jouin** et **Boistaux** qui viennent de Metz.

Le Sablon ne possédant pas d'église, tous les membres de ces familles sont baptisés, mariés, ou enterrés dans les églises de Saint Privat à Montigny, de Magny ou de Saint Martin de Metz.

À partir de l'an II (1793) tous les actes concernant les familles sont répertoriés dans les registres d'état civil du Sablon.

Avant l'arrivée du chemin de fer en 1848, le Sablon est resté un village de jardiniers composé en 1811 de 67 maisons. A cette date, 200 personnes y habitent, pour passer à 308 habitants en 1818.

Aux anciennes familles se sont ajoutées en 1811, les familles **Forfert**, **Henry**, **Perrin**, **Richard**, **Maillot**; **Lagoutière**, **Valentin**, **Blaise**, **Frémy**, **Boucher**, qui sont toutes des familles de jardiniers. Deux cabaretiers se sont installés, **Bello**, près du pont actuel de l'Argonne et **Gauvin**, près du pont Saint Clément. Un des membres de la famille **Tribout** n'est pas jardinier, mais serrurier à la Sente à My.

Les naissances, les mariages, les décès

Entre 1793 et 1848, 432 garçons et 359 filles sont nés, dont 18 mort-nés. 84 garçons sont décédés avant l'âge d'un an et 49 avant d'avoir atteint 20 ans. Quant aux filles 58 sont mortes avant un an et 42 avant 20 ans.

253 couples se sont mariés dont 30 veufs et 8 veuves.

Les mariages en ordre décroissant ont eu lieu au mois de janvier 27 % - février 14,5 % - novembre 11 % - août 9 % - décembre 8 % - mars ? % - juillet 6 % - mai 4,5 % - juin 4 % - octobre 4 % - avril 3 % - septembre 2 %.

Les mariages avaient souvent lieu en hiver, hors de la période des travaux dans les champs, et également en tenant compte de carême et de l'avent où le mariage religieux était interdit.

Le jour de la semaine le plus souvent choisi était en priorité le mercredi 30 % - le mardi 18 % - le samedi 15 % - le lundi 14 % - le jeudi 10% - le dimanche 8 % - le vendredi 5 % .

Le vendredi est un jour maigre ne permettant pas les repas copieux. Le lundi permet de préparer le mariage dont les festivités peuvent se prolonger jusqu'au jeudi. C'est ce qui explique le choix le plus souvent du mardi ou du mercredi.

35 % des hommes se marient entre 20 et 24 ans, 47 % entre 25 et 29 ans, 18 % entre 30 et 39 ans, les veufs pour la plupart après 40 ans.

8 % des femmes se marient âgées de moins de 20 ans, 44 % entre 20 et 24 ans, 32 % entre 25 et 29 ans, 15 % entre 30 et 39 ans, les autres veuves pour la plupart après 40 ans.

Sur les 253 mariés, 94 sont du Sablon, 63 viennent de Metz, 24 de Montigny, 4 de Devant les Ponts, 44 sont originaires du département de la Moselle, 8 de la Meurthe et Moselle, 15 des autres départements français, un seul vient de Berlin.

Sur les 253 mariées, 124 sont originaires du Sablon, 40 de Metz, 22 de Montigny, 6 de Devant les Ponts, 46 de la Moselle, 8 de Meurthe et Moselle, 4 d'autres départements, et 3 du Luxembourg.

Les différents métiers exercés par les mariés sont: 124 jardiniers soit 62 % des époux, 7 cordonniers, 7 serruriers, 6 menuisiers, 6 militaires, 4 cabaretiers, 4 charpentiers, 3 voituriers, 3 forgerons, 2 tonneliers, 2 bouchers, 2 tailleurs, 2 gendarmes, 2 maçons, 2 tisserands, 2 bottiers, 2 pêcheurs, 2 marchands de vins, 1 domestique, 1 drapier, 1 coquetier (marchand d'œufs), 1 plâtrier, 1 grainetier, 1 tapissier, 1 passementier, 1 chapelier, 1 laitier, 1 charron, 1 limonadier, 1 manœuvre, 1 ébéniste, 1 charretier, 1 typographe, 1 couvreur, 1 maréchal ferrant, 1 chef de musique. Un des mariés est un vicomte.

Le nombre des décès est plus important en hiver, aux mois de janvier 15 %, décembre 12,5 % mars 11%, avril 9,5 % et curieusement au mois d'août 12,5 % . Le nombre des décès est moins important aux mois de septembre 4,5 %, octobre 4 %, novembre 4 %, et plus moyen au mois de février 7,5 %, mai 7 %, juin 7 %, juillet 7 %.

Âge du décès des hommes

moins un an	35 %
1 à 5 ans	10 %
5 à 10 ans	5 %
10 à 20 ans	5 %
20 à 30 ans	4 %
30 à 40 ans	5 %
40 à 50 ans	2 %
50 à 60 ans	6 %
60 à 70 ans	8 %
70 à 80 ans	11 %
80 à 90 ans	8 %
+ de 90 ans	1 %

Âge du décès des femmes

moins un an	27 %
1 à 5 ans	8 %
5 à 10 ans	6 %
10 à 20 ans	6 %
20 à 30 ans	3 %
30 à 40 ans	5 %
40 à 50 ans	4 %
50 à 60 ans	8 %
60 à 70 ans	11 %
70 à 80 ans	13 %
80 à 90 ans	9 %
+ de 90 ans	0,5 %

Pourcentage des décès des hommes

à 20 ans	55 %
à 30 ans	59 %
à 40 ans	64 %
à 50 ans	66 %
à 60 ans	72 %
à 70 ans	80 %
à 80 ans	91 %
à 90 ans	99 %
à + 90 ans	100 %

Pourcentage des décès des femmes

à 20 ans	47 %
à 30 ans	50 %
à 40 ans	55 %
à 50 ans	59 %
à 60 ans	67 %
à 70 ans	78 %
à 80 ans	91 %
à 90 ans	99,5 %
à + 90 ans	100 %

En 1832 on dénombre 23 hommes célibataires, 4 hommes mariés sans enfant, 81 pères de familles pour 248 enfants. On dénombre 27 décès dont 11 hommes et 16 femmes.

Les métiers exercés au Sablon sont : 1 boucher, 1 menuisier, 1 serrurier, 1 cordonnier, 1 instituteur, 1 capitaine retraité (célibataire et maire du Sablon), 1 aubergiste, 2 ébénistes, 2 maréchaux-ferrants, 2 garde-champêtres, 4 cabaretiers. Tous les autres sont des jardiniers

Cette même année de 1832 une épidémie de choléra se déclenche en raison des fumiers, débris d'animaux et mares polluées. Aucun mariage ne sera célébré ; on dénombre 27 décès dont 11 hommes et 16 femmes .

En 1846/1847 juste avant l'arrivée du chemin de fer, le Sablon est composé de 159 maisons et 21 loges d'agrément et compte 707 habitants.

L'arrivée du chemin de fer

En 1851 le Sablon compte environ 800 habitants dont 234 électeurs. Les différents métiers se répartissent en 111 jardiniers, 30 employés du chemin de fer, 15 marchands de vin, 13 rentiers, 10 retraités, 5 charpentiers, 3 maçons, 3 bottiers, 3 serruriers, 3 tisserands, 3 tailleurs de pierres, 3 domestiques, 3 ouvriers de chantier, 2 garde-champêtres, 2 cordonniers, 2 terrassiers, 1 limonadier, 1 tailleur d'habits, 1 instituteur, 1 imprimeur, 1 cuisinier, 1 employé des contributions, 1 brigadier facteur, 1 professeur d'école, 1 vannier, 1 maréchal-ferrant, 1 propriétaire, 1 tambour, 1 marchand de vin et pompier, 1 confiseur d'oignons, 1 forgeron, 1 tailleur, le maire et son adjoint.

En 1855 il y a 868 habitants soit 230 garçons, 185 hommes, 17 veufs, 235 filles, 178 femmes mariées, 23 veuves qui forment 201 ménages dans 153 maisons.

Entre 1850 et 1870 environ 300 maisons seront construites.

En 1866 le village compte 938 habitants et 1072 en 1868.

Entre 1849 et 1869 il est né 247 garçons et 225 filles dont 16 garçons et 8 filles mort-nés. 35 garçons et 35 filles décèderont avant l'âge de 1 an. Entre l'âge de 1 à 20 ans 38 garçons et 35 filles décèderont.

Durant la même période 151 couples ont convolé en juste noce dont 13 veufs et 2 veuves.

Les mariages ont eu lieu par ordre décroissant en janvier 23 %, novembre 15 %, février 11,5 %, juillet 11 %, décembre 9,5 %, août 6 %, mars 5 %, avril 5 %, mai 5 %, octobre 3 %, juin 3 %, septembre 3 %.

Le jour de la semaine le plus souvent choisi est le mardi 37 %, mercredi 19 %, lundi 16 %, jeudi 13 %, samedi 8 %, vendredi 4 %, dimanche 3 %.

22 % des hommes se marient entre 20 et 24 ans, 41 % entre 25 et 29 ans, 25 % entre 30 et 39 ans, 10 % entre 40 et 49 ans, 1 % au delà de 50 ans

11 % des femmes se marient avant l'âge de 20 ans, 49 % entre 20 et 24 ans, 24 % entre 25 et 29 ans, 15 % entre 30 et 39 ans, 1 femme à plus de 50 ans.

Sur les 151 mariés, 24 sont originaires du Sablon, 23 viennent de Metz, 9 de Montigny, 40 du département de la Moselle, 19 de la Meurthe-et-Moselle, 31 des autres départements, 2 du Luxembourg, 1 d'Allemagne (Trèves), 1 de la Suisse, 1 des Etats-Unis.

Quant aux mariées, 65 sont originaires du Sablon, 29 viennent de Metz, 5 de Montigny, 22 du département de la Moselle, 7 de Meurthe et Moselle, 17 d'autres départements, 4 d'Allemagne (dont 3 de Trèves), 2 du Luxembourg.

Les différents métiers exercés par les mariés sont :

35 jardiniers (26%), 27 employés au chemin de fer (20 %),

7 militaires, 3 serruriers, 3 menuisiers, 3 cordonniers, 3 forgerons, 3 bottiers, 2 caoutchoutiers,

2 domestiques, 2 tailleurs d'habits, 2 ferblantiers, 2 employés de banque, 2 tailleurs de pierres,

2 employés, 2 boulangers, 2 maçons, 2 négociants, 1 meunier, 1 cocher, 1 charpentier, 1 marcaire,

1 tanneur, 1 voiturier, 1 teinturier, 1 couvreur, 1 terrassier, 1 chapelier, 1 instituteur,
 1 commis des contributions, 1 fabricant de couleurs, 1 caissier, 1 typographe, 1 employé des ponts
 et chaussées, 1 brossier, 1 journalier, 1 gendarme, 1 maréchal-ferrant, 1 employé de papier peint,
 1 marin, 1 modelleur, 1 gantier, 1 coiffeur, 1 employé de commerce, 1 doreur, 1 vannier et un artiste
 peintre mariée avec une accoucheuse.

Le nombre de décès est toujours plus important en hiver, aux mois de janvier 13 % , mars 12 %
 octobre 10 %, décembre 10 %, février 10 %, et toujours plus élevé au mois d'août 12 %. Il est moins
 important en mai 5 % et juin 3 % et moyen en avril 6 %), juillet 6,5 %, septembre 7,5 % et novembre
 6 %.

Âge du décès des hommes

moins un an	18 %
1 à 5 ans	11 %
5 à 10 ans	4 %
10 à 20 ans	4,5 %
20 à 30 ans	3 %
30 à 40 ans	7,5 %
40 à 50 ans	12 %
50 à 60 ans	9 %
60 à 70 ans	12 %
70 à 80 ans	12 %
80 à 90 ans	7 %
+ de 90 ans	0,5 %

Âge du décès des femmes

moins un an	20 %
1 à 5 ans	13 %
5 à 10 ans	2 %
10 à 20 ans	4,5 %
20 à 30 ans	8,5 %
30 à 40 ans	4,5 %
40 à 50 ans	5 %
50 à 60 ans	9 %
60 à 70 ans	11 %
70 à 80 ans	15,5 %
80 à 90 ans	4,5 %
+ de 90 an	2 %

Pourcentage des décès des hommes

à 20 ans	37 %
à 30 ans	40 %
à 40 ans	47,5 %
à 50 ans	59 %
à 60 ans	68 %
à 70 ans	80 %
à 80 ans	92,5 %
à 90 ans	99,5 %
à + 90 ans	100 %

Pourcentage des décès des femmes

à 20 ans	40 %
à 30 ans	48,5 %
à 40 ans	53 %
à 50 ans	58 %
à 60 ans	67,5 %
à 70 ans	78 %
à 80 ans	98 %
à 90 ans	98,5 %
à + 90 ans	100 %

Après l'annexion de 1870 à 1892

En 1870, environ 100 maisons sont détruites. Après cette date et jusqu'à la fin du siècle, environ
 150 maisons seront construites ou reconstruites.

En 1895 le nombre d'habitants est passé à 2.112 dont 1.529 catholiques et 581 protestants.

On recense 301 maisons.

En 1998 les habitants sont au nombre de 2.677 pour passer à 10.720 en 1911. Le Sablon s'est
 agrandi puisqu'en 1907 on y trouve 661 maisons.

Entre 1870 et 1892, 640 garçons et 646 filles sont nés, dont 28 mort-nés. 135 garçons et 94 filles
 décèdent avant l'âge d'un an. Entre 1 an et 20 ans, 65 garçons et 57 filles décéderont.

287 couples se sont mariés pendant cette période dont 21 veufs et 7 veuves (entre 1870 et 1895).

Les mariages ont eu lieu par ordre décroissant en janvier 23,5 %, février 14 %, novembre 9,5 %,
 août 8 %, avril 7 %, octobre 7 %, juin 6 %, juillet 6 %, septembre 6 %, décembre 6 %, mai 4,5 %,
 mars 3 %.

Le jour le plus souvent choisi, le mardi 29 %, suivi du samedi 24 %, puis le jeudi 15 %, le mercredi 12 %, le lundi 9 %, le vendredi 8 %, le dimanche 3 %.

1 % des hommes se marient entre 18 et 19 ans, 15 % entre 20 et 24 ans, 50 % entre 25 et 29 ans, 25 % entre 30 et 40 ans, 6 % entre 40 et 50 ans, 2 % à plus de 50 ans, 0,5 % à plus de 60 ans et 0,5 % à plus de 70 ans.

15 % des femmes se marient avant 20 ans, 39 % entre 20 et 24 ans, 27 % entre 25 et 29 ans, 14 % entre 30 et 40 ans, 4 % entre 40 et 50 ans, 2 % au delà de 50 ans.

25 mariés sont originaires du Sablon, 17 de Metz, 8 de Montigny, 31 du département de la Moselle, 3 de Meurthe et Moselle, 22 d'autres départements, 3 du Luxembourg, 177 viennent d'Allemagne.

61 mariées sont originaires du Sablon, 15 de Metz, 7 de Montigny, 44 du département de la Moselle, 6 de Meurthe et Moselle, 14 d'autres départements, 4 du Luxembourg, 1 de Belgique, 1 de Suisse, 1 des États-Unis, 133 viennent d'Allemagne.

Entre 1870 et 1895 quelques mariages franco-allemands ont été dénombrés. Ainsi 34 hommes allemands ont épousé des femmes françaises dont seulement 7 Sablonnaises, 6 femmes allemandes se sont mariées avec des Français, mais parmi eux aucun Sablonnais. À noter qu'une Américaine a épousé un Allemand. Si très peu de ces mariages mixtes ont eu lieu de suite après l'annexion (12 de 1870 à 1889), ils deviennent plus fréquents à partir de 1889 (29, de 1889 à 1894).

Les métiers exercés par les mariés se diversifient. On voit encore beaucoup de jardiniers, mais aussi d'autres professions. Les différents métiers sont : 42 jardiniers, 20 ouvriers, 20 employés au chemin de fer, 17 serruriers, 10 militaires, 9 mécaniciens, 8 employés, 5 chauffeurs, 4 brasseurs, 4 cochers, 4 cordonniers, 4 journaliers, 3 instituteurs, 3 menuisiers, 3 commerçants, 3 boulangers, 2 maçons, 2 vigneron, 2 peintres, 2 bouchers, 2 aubergistes, 2 imprimeurs, 2 rentiers, 2 ajusteurs, 2 tailleurs d'habits, 1 architecte, 1 commissaire, 1 laitier, 1 tanneur, 1 photographe, 1 médecin, 1 marchand de charbons, 1 charron, 1 employé des postes, 1 teneur de livres, 1 coiffeur, 1 contremaître, 1 lithographe, 1 chef d'équipe, 1 chef de manœuvre, 1 manœuvre, 1 dessinateur, 1 comptable, 1 charcutier, 1 garde forestier, 1 adjoint au maire, 1 fleuriste, 1 ferblantier, 1 gendarme, 1 chaudronnier, 1 fabricant de voitures, 1 horloger, 1 voiturier, 1 conducteur de tramway, 1 monumentiste.

Comme toujours il y a plus de décès en hiver, janvier 12,5 %, décembre 11,5 %, février 10 %, puis par ordre décroissant, avril 9 %, septembre 9 %, mai 8,5 %, mars 8 %, juillet 8 %, novembre 6,5 %, juin 6 %, octobre 6 %, août 5,5 %. Contrairement aux années précédentes, c'est au mois d'août qu'il y a le moins de décès.

En 1870, 20 soldats sont décédés à l'ambulance du Sablon.

Âge du décès des hommes		Âge du décès des femmes	
âge indéterminé	11 %	âge indéterminé	12,5 %
moins d'un an	35 %	moins d'un an	28 %
1 à 5 ans	11 %	1 à 5 ans	11 %
5 à 10 ans	3 %	5 à 10 ans	2 %
10 à 20 ans	2,5 %	10 à 20 ans	4 %
20 à 30 ans	4 %	20 à 30 ans	4 %
30 à 40 ans	5,5 %	30 à 40 ans	4 %
40 à 50 ans	5,5 %	40 à 50 ans	6 %
50 à 60 ans	7,5 %	50 à 60 ans	5 %
60 à 70 ans	7,5 %	60 à 70 ans	9 %
70 à 80 ans	7 %	70 à 80 ans	11 %
80 à 90 ans	3 %	80 à 90 ans	4 %
+ de 90 ans	0,5 %	+ de 90 ans	0,50 %

Pourcentage des décès des hommes

à 20 ans	57,5 %
à 30 ans	62 %
à 40 ans	68 %
à 50 ans	74 %
à 60 ans	80 %
à 70 ans	88 %
à 80 ans	96 %
à 90 ans	99,5 %
à + 90 ans	100 %

Pourcentage des décès des femmes

à 20 ans	51 %
à 30 ans	55,5 %
à 40 ans	60 %
à 50 ans	66 %
à 60 ans	72 %
à 70 ans	82 %
à 80 ans	94,5 %
à 90 ans	99,5 %
à + 90 ans	100 %

**Démographie du XIX^{ème} siècle -
Moyenne du siècle**

Naissance de 1319 garçons et 1228 filles dont 10 mort-nés de sexe indéterminé, 37 mort-nés garçons et 23 mort-nées filles.

On compte le décès, à moins d'un an, de 254 garçons et 187 filles.

Avant d'arriver à l'âge adulte, 152 garçons et 134 filles vont encore décéder avant leur vingtième année.

691 couples ont convolé en juste noce au cours du siècle. Ils se sont mariés le plus souvent le mardi 29,5 %, le mercredi 20 %, le samedi 14 %, le lundi 14 %, le jeudi 11,5 %, le vendredi 6 %, le dimanche 5 %.

Les mariages ont eu lieu par ordre décroissant en janvier 25 %, novembre 13,5 %, février 13 %, juillet 7,5 %, août 7 %, décembre 7 %, mars 5,5 %, mai 5 %, avril 4,5 %, octobre 4,5 %, juin 4 %, septembre 3,5%.

0,5 % des hommes se marient avant 20 ans, 22 % entre 20 et 24 ans, 45 % entre 25 et 29 ans, 22,5 % entre 30 et 39 ans, 6 % entre 40 et 49 ans, 4 % à plus de 50 ans.

11,5 % des femmes se marient avant 20 ans, 42 %, entre 20 et 24 ans, 28 % entre 25 et 29 ans, 14,5 % entre 30 et 39 ans, 2 % entre 40 et 49 ans, 2 % au delà de 50 ans

143 mariés sont originaires du Sablon, 103 de Metz, 41 de Montigny, 119 du département de la Moselle, 30 de la Meurthe-et-Moselle, 68 d'autres départements, 5 du Luxembourg, 1 de Suisse, 1 des Etats-Unis, 179 d'Allemagne.

250 mariées sont originaires du Sablon, 84 de Metz, 34 de Montigny, 118 de la Moselle, 21 de Meurthe et Moselle, 35 d'autres départements, 9 du Luxembourg, 1 de Belgique, 1 de Suisse, 1 des Etats Unis, 137 d'Allemagne.

201 mariés sont des jardiniers soit 29% des métiers exercés.

Les prénoms les plus souvent cités sont :

pour les hommes : Jean 22 %, François 13,5 %, Nicolas 11 %, Pierre 8 %, Charles 6 %, Joseph 6 %, Louis 5 %, Dominique 4,5 %, Jacques 4 %, autres 19 % ;

pour les femmes : Marie 30 %, Anne 17%, Catherine 15%, Marguerite 9%, Jeanne 7%, Barbe 6%, Françoise 4,5 %, Elisabeth 4 % ; autres 7 %.

Les familles où ont eu lieu le plus de mariages :

Véry 63, Barba 56, Simony 39, Colin 33, Tribout 33, Boistaux 32, Henry 29, Jacquelard 28, Lagrange 22, Moraux 21, Lejaille 20, Ismeur 20.

On dénombre en tout 848 décès d'hommes et 726 de femmes adultes.

On décède le plus souvent au mois de janvier 13 %, décembre 11 %, mars 10 %, février 10 %, août 9 %, avril 8,5 %, septembre 8 %, juillet 7,5 %, mai 7 %, octobre 6,5 %, novembre 5,5 %, juin 5,5%

Âge du décès des hommes

moins d'un an	30 %
01 à 5 ans	11 %
05 à 10 ans	4 %
10 à 20 ans	4 %
20 à 30 ans	6 %
30 à 40 ans	6 %
40 à 50 ans	6 %
50 à 60 ans	6,5 %
60 à 70 ans	8,5 %
70 à 80 ans	9 %
80 à 90 ans	5 %
+ de 90 ans	0,5 %
âge indéterminé	5 %

Âge du décès des femmes

moins d'un an	26 %
1 à 5 an	11 %
5 à 10 ans	3 %
10 à 20 an	4,5 %
20 à 30 ans	4,5 %
30 à 40 ans	4 %
40 à 50 ans	5 %
50 à 60 ans	7 %
60 à 70 ans	10 %
70 à 80 ans	12,5 %
80 à 90 ans	6 %
+ de 90 ans	1 %
âge indéterminé	6 %

Pourcentage de décès des hommes

à 20 ans	50 %
à 30 ans	56,5 %
à 40 ans	62,5 %
à 50 ans	68,5 %
à 60 ans	75 %
à 70 ans	64 %
à 80 ans	96 %
à 90 ans	99 %
+ 90 ans	100 %

Pourcentage de décès des femmes

à 20 ans	47 %
à 30 ans	52 %
à 40 ans	56 %
à 50 ans	62 %
à 60 ans	69 %
à 70 ans	80 %
à 80 ans	93 %
à 90 ans	99 %
+ 90 ans	100 %

Références : état-civil du Sablon.



GENEALOGIE

Descendance de COLIN Jean

A : Jean COLIN, jardinier à Sablon, épouse en 1° Marguerite GROSJEAN, en 2° Marguerite MESSIN, le 19 mai 1744 à Saint Martin.

(Notes : Témoin au mariage : Jacques CHAMPIGNEUL, Maire de la Horgne, paroisse de Saint-Privat).

Il a eu 2 enfants.

B.1 : (1) Claire COLLIN, épouse Augustin SOGNE, le 19 mai 1744 à St Martin.

B.2 : (2) Jacques COLIN, né en 1754, décédé à Sablon le 30 Juillet 1825, épouse Anne WOIRY, le 24 janvier 1775 à Montigny. Il a eu 5 enfants.

C.2.1 : Mariane COLIN, née le 1^{er} avril 1777, épouse Dominique CLAUSE, le 9 janvier 1802 à Sablon.

C.2.2: Anne Marguerite COLIN, née à Magny le 26 juillet 1779, épouse Etienne JACLARD, le 16 février 1805 à Sablon (décédé le 16 août 1822 à Metz).

Elle a eu 2 enfants

D.2.2.1 : Marie JACQUELARD, née à Metz en 1809, épouse Albert CLEMENT, le 1^{er} août 1829 à Sablon.

D.2.2.2: Jacques JACLARD, né en 1813, Jardinier à Metz, épouse Catherine SIMONY, le 23 février 1835 à Sablon.

C.2.3 : Luc COLIN, né en 1781, jardinier à Sablon, épouse Marie MAUJEAN, en décembre 1810.

Il a eu 2 enfants.

D.2.3.1 : Pierre COLIN, né en 1812, jardinier à Saint Martin, décédé le 21 avril 1846, épouse Marguerite CLEMENT, en janvier 1837.

D.2.3.2 : Etienne COLIN, né à Metz le 7 mai 1813, jardinier à Sablon, décédé à Sablon le 5 février 1881, épouse Barbe MORAUX, le 17 décembre 1838 à Sablon.

Il a eu 2 enfants.

E.2.3.2.1 : Anne COLIN, née à Sablon le 21 octobre 1839, épouse Nicolas THIEBAULT, le 19 février 1867 à Sablon.

E.2.3.2.2 : Eugène COLIN, né à Sablon le 31 décembre 1842, jardinier à Sablon, épouse Stéphanie HOGEL, le 2 juin 1874 à Sablon. C.2.4: Jacques COLIN, né en 1784, jardinier à Sablon, décédé à Sablon le 6 janvier 1863, épouse Anne BLAISE, en janvier 1810. Il a eu 3 enfants.

E.2.4.1.1 : Marguerite Joséphine COLIN, née à Sablon le 27 mars 1840, épouse Charles Eugène MANGIN, le 21 janvier 1862 à Sablon (né le 22 août 1834 à Gorze).

E.2.4.1.2: Anne COLIN, née à Sablon le 13 juillet 1841, épouse Jean François LEJAILLE, le 9 juillet 1863 à Sablon (né le 20 février 1839 à Orny).

E.2.4.1.3 : Henriette COLIN, née à Sablon le 20 décembre 1842, épouse Victor Alexandre BOUVIER, le 1 août 1867 à Sablon.

Elle a eu 2 enfants.

F.2.4.1.3.1 : Charles Louis BOUVIER, né à Sablon le 14 décembre 1869.

F.2.4.1.3.2 : Marie Gabrielle BOUVIER, né à Sablon le 1er octobre 1874, épouse Edouard Stéphane SENERS, le 20 novembre 1894 à Sablon (née le 16 mai 1869 à Gorze).

D.2.4.2 : Anne COLIN, née en 1815, épouse Jean MARICHAL, en Novembre 1836 (né en 1812).

D.2.4.3: Auguste COLIN, né en 1821, Négociant à Metz.

C.2.5 : Jean Baptiste COLIN, né à Magny le 16 janvier 1796, Tailleur à Sablon, décédé à Sablon le 26 juin 1841, épouse Marie Christine TOUSSAINT, le 31 août 1815 à Sablon. Il a eu 5 enfants.

D.2.5.1 : Charles Louis COLIN, né en 1817, jardinier à Sablon, décédé à Sablon le 5 juillet 1849, épouse Madeleine FENOT.

(Notes : En 1871 Madeleine FENOT veuve, est blanchisseuse à Saint Genis Lavai dans le Rhône)

Il a eu 1 enfant.

E.2.5.1.1 : Elisabeth Marguerite COLIN, née à Sablon le 28 octobre 1844, épouse Pierre BELLET, le 25 septembre 1871 à Sablon (né le 11 mars 1847 à Metz).

D.2.5.2 : Catherine COLIN, née à Sablon le 20 avril 1820, épouse Nicolas GERMAN, le 22 février 1844 à Sablon.

D.2.5.3 : Etienne COLIN, né le 9 mai 1822, imprimeur typographe à Sablon, décédé le 20 juin 1846, épouse Anne SIMONY, le 17 Février 1845 à Sablon.

D.2.5.4: Luc COLIN, né en 1823, Jardinier à Sablon.

D.2.5.5 : Marie COLIN, née à Sablon le 7 mars 1842, épouse Dominique Auguste PIERNE, le 4 Septembre 1865 à Sablon.



Rue du Lavoir

En 1812 appelée "Chemin de la Fontaine", la rue du lavoir mesure 5,847 mètres de large. Le chemin passe devant la fontaine et aboutit sur le chemin de Tivoly.

En 1860 le chemin de Tivoly qui conduit de la fontaine à la place publique, près de l'ancienne église, est reconnu en bon état de viabilité.

La fontaine a été fermée le 22 novembre 1912 par arrêté du maire, en raison de la construction de la rue du Lavoir. En 1921 l'usine d'électricité y prolonge le câble.

En 1925 la ville achète un terrain de 35 ares à l'angle des rues du Lavoir et de Castelnaud, les 2/3 étant frappés d'alignement.

En 1936, la rue compte 25 maisons du côté des N^{os} impairs et 19 maisons côté des N^{os} pairs.

Références : 1 D 4 archives municipales Metz, 8 op 146 - 8 op 147 archives départementales

Rue Saint André

Dénommée en 1658 "la Fausse Grange" , le chemin de 3,248 mètres de large en 1812, prend sur le chemin de la Fontaine et finit sur celui de Sainte Agathe à la Horgne.

En 1848 plusieurs propriétaires demandent qu'un passage soit établi entre les chemins longeant la voie du chemin de fer de chaque côté, pour remplacer la communication supprimée lors de la construction de la voie ferrée. Une passerelle pour piétons est projetée sur le chemin de la Fausse Grange. Des escaliers pour y accéder sont prévus, mais à la demande des habitants ils seront remplacés par des remblais inclinés.

La rue Saint André ainsi dénommée en souvenir de l'ancien prieuré et de l'église dédiée à Saint André a été construite entre 1909 et 1923. Sa longueur est de 260 mètres. 24 riverains étaient prévus dans cette rue. En octobre 1921 l'usine d'électricité y établit le câble électrique.

En 1936, il y a onze maisons côté des N^{os} impairs et six maisons côté des N^{os} pairs

Références : Archives départementales 3 E 3443, 1 S 364, S OP 146.

Rue Saint Bernard

Appelée "Ruelle de Rebaumont" au 17^{ème} siècle, en 1812 le chemin qui commence sur le chemin de la Foire (rue de la Croix) et se termine sur celui de la Fausse Grange, mesure 3,898 mètres de large.

En septembre 1835 les sieurs Michaux et Berné ont barré le sentier en y plantant deux rangées de vigne dans toute sa longueur. Les cultivateurs qui rentrent les semences et les oignons sont obligés de faire un détour. La réponse à la pétition faite par les habitants est que le sentier est beaucoup trop utile pour rester fermé.

L'école Saint Bernard à l'angle de la rue de la Croix, est inaugurée le 29 novembre 1912. Un établissement de bains publics y était annexée.

En octobre 1921, l'usine d'électricité a prolongé le câble dans la rue, les habitants ayant le droit de ne pas être privés de lumière.

En 1925 la ville a acquis 66 ares d'un terrain qui sera coupé par une rue qui le traverse. Des deux côtés seront aménagées des parcelles de 4 ares pour y construire 15 maisons de chaque côté.

En mars 1927 a été construit le tronçon entre la rue Saint Livier et la rue de l'Yser.

Une sablière a existé à l'angle des rues Saint Bernard et Saint Livier.

En 1931 la ville achète une propriété frappée d'alignement située à l'angle rue Eugène Jacquot, pour la construction de l'entrée de la nouvelle école Saint Bernard.

En 1936 il existe 27 maisons du côté des N^{os} impairs et 29 maisons du côté des N^{os} pair.

Références : Archives départementales H 635 - Série O - 8 OP 146 - 8 OP 147 - 8 OP 148 –

Rue des Jardiniers

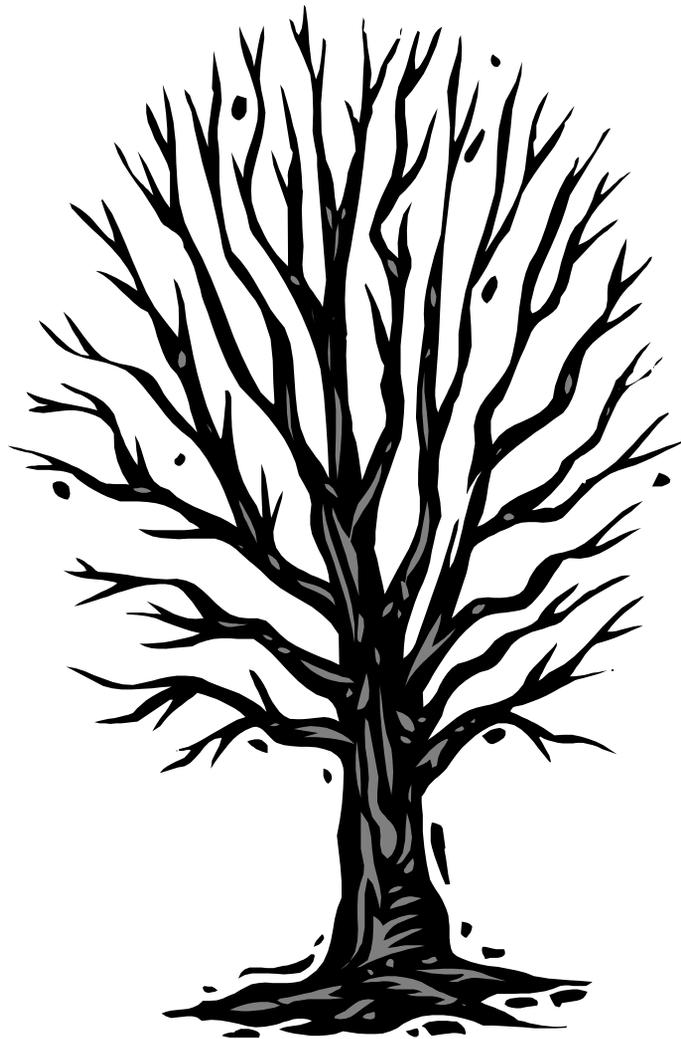
En 1812 la rue était un tronçon de l'ancien chemin de Magny à Metz.

En 1840 le chemin ne servait plus que jusqu'à la Horgne, le pont de Magny étant tombé en ruine.

En septembre 1914 les locaux privés du n° 23 pouvaient servir à l'installation d'ambulance.

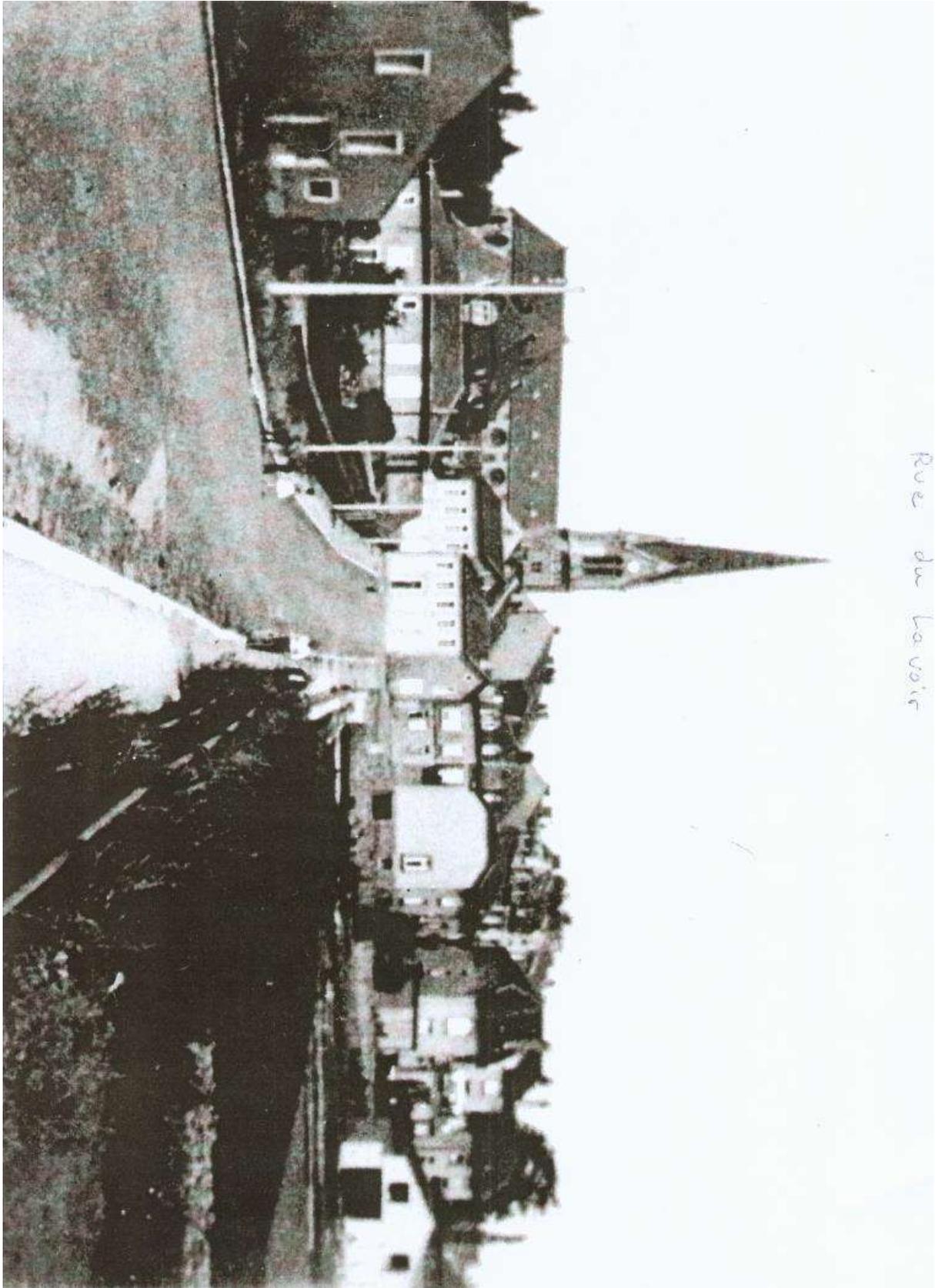
En 1925 la ville de Metz accepte gratuitement un terrain en contrepartie d'une clôture.

Références : Archives départementales 2 OP 6617 - 8 OP 147.





La rue Saint Bernard
près du parc municipal
face à la rue Richelieu



Rue du Lavoir

LES ANCIENNES EGLISES

du Quartier des Basiliques

SAINT-CLÉMENT / SAINT-FÉLIX

Dénomination :

"1) **Saint-Félix** : *Basilica beati Felicis martyris - Sanctus Felix - Abbatiuncula s. Felicis - Abbatia s. Felicis - Ecclesia s. Felicis - S. Felix - monasterium s. Felicis - Cenobium S. Felicis Metensis.*

2) **Saint-Félix et Saint-Clément** : *sacra limina (cher temple) beatorum Confessorum Clementis atque Felicis.*

3) **Saint-Clément** : *Ecclesia s. Clementis - Ecclesia beati Clementis - Ecclesia sancti Clementis - Coenobium s. Clementis - Monasterium s. Clementis.*

Le nom de Saint-Félix date de l'époque où des reliques de ce saint prêtre de Nole ont été déposées dans notre église. À partir de l'installation des moines, en 946, celui de Saint-Clément, qui, jusqu'ici, ne s'était rencontré qu'une fois, s'implanta rapidement, grâce aux différentes "translations" ou exaltations de ses restes et aux miracles qui s'opéraient de plus en plus nombreux dans son sanctuaire, et devint bientôt exclusif." (Roch-Stéphane Bour).

Emplacement

"L'endroit où était jadis située la célèbre abbaye ne peut être déterminé qu'approximativement. Après sa destruction en 1552, on plaça une croix à l'endroit du maître-autel qui malheureusement ne figure pas sur le plan du Sablon donné par les Bénédictins à la fin du t. II de leur Histoire de Metz. Baltus, qui l'a encore vue, nous dit qu'elle se trouvait sur la hauteur du Sablon. D. J. François, de son côté, nous assure que l'abbaye était située "au déclin d'une agréable colline... où se voit encore une croix pour monument de la place du maître-autel." En tenant compte d'autres données fournies par le cadastre de la commune, par des arpentages opérés à différents moments et des ventes de différentes pièces de vignes, etc., nous pouvons situer notre église entre l'ancienne et la nouvelle église paroissiale, tout près de la première." (R-S B.)

Patron tutélaire

"Clément (St). évêque. IIIe siècle.

Venu de Rome dans les Gaules, Clément prêcha l'évangile à Metz, y forma un troupeau de chrétiens qu'il gouverna saintement jusqu'à sa mort. Son corps fut enterré, dans une chapelle qu'il avait fait construire hors de la ville. En 1090 on en fit l'élévation pour l'exposer dans la cathédrale ; on le porta ensuite au monastère de saint Félix qui fut alors nommé saint Clément. En 1552 un nouveau monastère fut construit et on y déposa les reliques. Les nouveaux propres de Metz et de Nancy ont la fête au 23 novembre." (Dictionnaire Hagiographique)

Comme Clément appartient à la légende plutôt qu'à l'histoire, empruntons à Paul Diacre le récit de sa venue à Metz, dans une traduction que nous devons à Auguste Prost :

"Après la résurrection de Jésus-Christ, les apôtres se rendent chacun dans le lieu qui leur a été assigné par le Sauveur. Saint Pierre vient à Rome, et de là il dirige ses disciples vers les grandes villes de l'occident. Il envoie à Metz un homme éminent et d'un mérite éprouvé qu'il a auparavant élevé à la dignité pontificale, c'est saint Clément. Suivant l'antique relation, ajoute Paul Diacre, d'autres pieux docteurs partent en même temps pour aller convertir les peuples des principales cités des Gaules.

Parvenu à Metz, saint Clément s'établit, à ce qu'on rapporte, au dehors de la ville, dans les souterrains de l'amphithéâtre, où il construit un oratoire à Dieu, avec un autel consacré à Saint Pierre son maître. Là il prêche le peuple, et l'arrachant au culte des idoles, il le convertit à la vraie foi. Ceux qui connaissent cet endroit, dit l'auteur, assurent que jusqu'à ce jour nul serpent ne peut y demeurer et que toute influence pestilentielle est écartée du lieu d'où s'est répandu le souffle du salut."

Le culte de saint Clément relevait de la dévotion populaire. Le haut clergé, semblait s'en désintéresser. Ce n'est qu'à partir du onzième siècle que l'un de ses successeurs s'intéresse à ce personnage légendaire. En effet, Adalbéron, troisième du nom et cinquantième évêque de Metz, se rend, en 1058, à l'abbaye Saint Félix *"faire sa prière au tombeau de l'Apôtre du Pays messin"*.

Hérیمان, l'un de ses successeurs, introduira le culte de saint Clément, dans l'Église de Metz et opérera la translation des reliques, le mercredi 1er mai de l'année 1090. Dans le Cérémonial de l'Église de Metz, cette translation se fêtait le 02 mai de chaque année.

Après son exposition à la cathédrale, la nouvelle châsse de saint Clément prend le chemin de l'abbaye Saint-Félix et remplace les reliques de ce saint. Depuis cet événement, la célèbre abbaye du Sablon porte le nom de l'Apôtre messin.

Si la branche occidentale du transept de la cathédrale romane comportait, au 12e siècle, un autel dédié à saint Clément, Notre-Dame-la-Tierce lui succédait dès avant le milieu du 14e siècle. Décidément, le chapitre cathédral n'appréciait nullement l'Apôtre messin...

Stationnale

Trentième station; vendredi de la quatrième semaine du Carême.

Histoire :

"Dans l'intérêt de la clarté, il faut distinguer deux choses :

- 1) la crypte ou l'église souterraine de Saint-Pierre;*
- 2) l'église supérieure de S. F(élix) ou de S. C(lément).*

Voici les données principales que nous fournissent les sources par rapport à la première :

*Sans la nommer expressément, Paul Diacre connaît la crypte, comme le montre le passage déjà mentionné plus haut qui concerne saints Rufe et Adelphe qui y étaient enterrés. Le biographe de saint Chrodegang, l'abbé Jean de Gorze, est plus explicite : Nos trois premiers missionnaires sont venus ensemble à Metz; ils ont construit une crypte dédiée par saint Clément à saint Pierre (ce qui n'est pas historique) ; ils sont enterrés tous les trois dans cette demeure cellulaire ; par attachement au premier apôtre, les évêques successeurs **"se sont fait inhumer dans la même petite sépulture"**, les uns dans la crypte, les autres à côté. Le moine (de Saint-Clément), qui au Xe siècle a interpolé Paul Diacre, attribue à saint Clément la construction de Saint-Pierre à l'amphithéâtre qu'il regarde comme la première église ; celle de Saint-Jean ; enfin celle d'un troisième sanctuaire situé également au Sablon, dans les fondations duquel le saint aurait établi une crypte d'une beauté admirable avec une source à eau très hygiénique et très salubre, quand elle est bue avec confiance, et un autel dédié à saint Pierre et placé "devant l'entrée" ; c'est là qu'il a été lui-même enterré.*

*Dans son poème de la fin du Xe siècle, le moine Windric nous répète ces mêmes choses ; puis il ajoute qu'à un certain moment, c'est-à-dire à l'époque des invasions du IXe et de la première moitié du Xe siècle, le vénérable sanctuaire avait été saccagé et abandonné ; la crypte, en particulier, avait perdu son riche revêtement de marbre, etc. Mais, sous l'évêque Thierry I (965-984), le princier Wigeric avait procédé à une restauration complète du saint lieu : la crypte agrandie et embellie avait été consacrée le 5 des nones de mai en l'honneur de saint Pierre et de plusieurs autres saints. Dorénavant, on pouvait lui donner le nom de **"Basilique de Saint Pierre"**, ainsi que le fait le prieur Hézélin de Saint-Clément dans son récit de la translation du saint titulaire faite par l'évêque Hérیمان, en 1090. Si elle n'était pas une église à très grandes dimensions, elle «était en tout cas d'un bel aspect, comme s'exprime un auteur du XIIIe siècle.*

Voici, maintenant, comment, à l'aide des données fournies par l'histoire locale et des résultats des fouilles pratiquées à différentes époques au Sablon, nous pouvons nous représenter l'origine et les transformations successives de ce sanctuaire.

Conformément à la loi et aux usages romains observés par la population de notre pays qui interdisaient les inhumations à l'intérieur des villes, saint Clément a trouvé sa sépulture dans un tombeau situé dans la partie sud de ce cimetière du Sablon...

À l'origine, ce tombeau a été une simple crypte : corridor plus ou moins large, chambre funéraire ou caveau sombre, creusé assez profondément dans le sol, voûtée et, à cause du terrain sablonneux, soutenu par des murs, ressemblant par sa forme aux hypogées païens ou chrétiens que l'on voit à Rome ou ailleurs. Le témoignage de Jean de Gorze, qui dit que saint Clément et ses deux compagnons se sont préparé, eux-mêmes, cette sépulture étroite, concorde parfaitement avec ce que nous venons de dire.

Toutefois, comme les successeurs, suivant en cela les usages en vigueur, se faisaient inhumer le plus près possible du premier apôtre du diocèse, la crypte primitive ne suffisait bientôt plus. Il fallut y ajouter au fur et à mesure des besoins quelques couloirs ou compartiments de caveaux servant aux nouvelles inhumations qui devaient atteindre le nombre de 16 ou 17. La même chose a été constatée ailleurs et le premier hypogée chrétien du Sablon a dû ressembler assez à ceux de Saint-Mansuy, à Toul, de Saint-Mathias, à Trèves, de Saint-Thaumaste, à Poitiers, de Saint-Allyre, à Clermont-Ferrand, etc., et comme il servait de sépulture à de saints personnages, il a dû recevoir aussi, non pas par saint Clément, comme le veut la légende, mais sous ses successeurs immédiats, quelques ornements en stuc, des peintures, etc. Les commencements des sépultures les plus honorées, a dit un auteur, n'ont pas été plus pompeux..

Mais, comme l'oblation du saint Sacrifice, qui était le grand acte cultuel en l'honneur des saints et de leurs restes, ne pouvait se faire commodément dans cette crypte à dimensions très restreintes, un premier oratoire ou édicule fut bâti au-dessus : ce sanctuaire, d'abord très exigü, fut agrandi au plus tard à l'époque mérovingienne, afin de mieux répondre au développement de la piété et de la vénération des fidèles envers leur premier apôtre.

*En même temps, peut-être même déjà auparavant, la crypte a dû subir des changements importants. Comme ailleurs, il a fallu la rendre plus spacieuse, pour recevoir de nouvelles tombes, plus accessible, pour faciliter la circulation des pieux visiteurs. Comme ailleurs, on a dû établir une chapelle ou **sacellum** avec un autel, pour y dire la messe le plus près possible du corps saint, et orner ce nouveau sanctuaire d'une manière conforme à la sainteté de l'endroit et à la célébrité des personnages qui y étaient déjà enterrés. Ce travail, qui ne peut être attribué en aucun cas à saint Clément, ni à ses premiers successeurs, est peut-être l'œuvre de saint Urbice, quinzième évêque de Metz, à qui la tradition attribue également la fondation ou du moins la consécration de l'église supérieure sous le vocable de saint Félix, prêtre et martyr de Nole en Campanie, et l'établissement d'une communauté de clercs qui devaient la desservir.*

"Quel que soit, du reste, le fondateur de cette dernière église," - selon la revue de l'Art Chrétien - "nous pouvons être certains qu'elle est différente de la fondation personnelle de Clément, nous le savons par l'histoire générale de toutes les églises : le premier apôtre a été enseveli dans le cimetière commun ; il y est demeuré jusqu'au jour où l'un de ses successeurs a eu le zèle de procéder à une translation et de construire une église avec confession sous le maître-autel."

Que faut-il penser de la source aux eaux courantes dont il est question dans les textes à partir du Xe siècle ? Sa présence n'a rien d'extraordinaire. Nous en avons vu plusieurs (sources ou puits) dans les catacombes romaines : l'une ou l'autre a même servi de baptistère. On en rencontre même dans les hypogées païens. Celle du Sablon peut bien remonter à l'époque de saint Clément - sans avoir été creusée par lui. On peut aussi admettre - et c'est ce qui nous paraît assez probable - qu'en agrandissant la crypte primitive on soit tombé sur une source, comme nous en rencontrons plusieurs au Sablon. Bientôt, à cause du voisinage des corps saints, son eau fut regardée comme un remède contre toutes sortes de maux. À l'époque, où on nous parle de cette qualité de l'eau, aux Xe et XIe siècles, le merveilleux avait le plus de prise sur les foules et il était si facile d'y mêler le nom de saint Clément.

Dans ce qui précède, nous avons déjà touché les commencements de l'église supérieure à Saint-Clément. Nous avons également fait allusion au rôle que la tradition de l'abbaye attribue à l'évêque Urbice : rôle qui n'est nullement en opposition avec les données de l'histoire générale de ce temps. En effet, le titulaire, saint Félix, était en grand honneur dans les Gaules, ses reliques étaient très recherchées. C'est ce qui nous explique comment son nom a été donné à notre église et maintenu pendant des siècles ; quant à la vie de communauté des clercs, nous savons qu'elle était entrée en vigueur dans beaucoup de villes épiscopales dès la fin du XVe siècle. Mais cette vie en commun présuppose aussi une église et des habitations adaptées à ses exigences et besoins. Toutefois, il faut bien nous le dire, si probable que soit ce rôle de saint Urbice, aucun texte ancien ne peut être cité en sa faveur.

Pour les siècles suivants, nous ne sommes pas très bien renseignés. La tradition clémentine, représentée par Dom d'Armène et Dom Jean François, admet que vers 610, sous le roi Théodebert II (mort en 612), Saint-Félix a été peuplé de moines de saint Colomban. Ici encore les attestations contemporaines du fait manquent.

Saint-Félix n'a certainement pas été détruit par les Normands en 882, mais a dû souffrir beaucoup par les invasions à d'autres moments, comme semble bien le dire le poème de Windric. Dom Calmet dit qu'en 938, Adalbéron I rebâtit l'église et y remit les religieux qui s'étaient retirés à Luxeuil depuis 40 ans. Je ne sais sur quoi l'illustre bénédictin appuie son affirmation si ce n'est sur le témoignage de Dom d'Armène. Ce qui est mieux garanti, c'est la réforme de Saint-Félix par le moine écossais Kadroë, qui sur les instances de l'évêque que nous venons de nommer, se fixa à Metz en 946 avec les moines bénédictins de Waulsort : les bâtiments claustraux furent relevés de leurs ruines ; une nouvelle vie fit son entrée à Saint-Félix. Après la mort de Kadroë (968 ou 978), son œuvre fut continuée par l'abbé Fingenius (mort vers 1002). Il fut aidé par l'évêque Thierry I (965-984). Grâce aux ressources fournies par le princier de la cathédrale Wigeric, la crypte fut refaite, agrandie et embellie ; des travaux non moins considérables furent exécutés dans l'église supérieure et le cloître. Une double consécration couronna cette œuvre de restauration. En 1178, un incendie détruisit l'église ; la consécration de la crypte de la nouvelle eut lieu deux ans après sous l'évêque Bertram. Son sort en 1552 est connu.

Nous avons vu plus haut comment la légende s'était occupée de la crypte de Saint-Clément pour rattacher peu à peu le nom de notre premier évêque à tout ce qu'on y voyait. L'église supérieure n'en fut pas épargnée. La notice nécrologique du saint insérée dans le catalogue du sacramentaire de Drogon, qui remonte vers le milieu du IXe siècle, lui en attribue formellement la construction comme aussi celle de l'église de l'amphithéâtre à qui elle donne encore la priorité. L'interpolateur de Paul Diacre au Xe siècle fait de même.

*Les **Gesta episcop. Mett.**, composés entre 1132 et 1142, vont plus loin : l'église-crypte du Sablon est la première fondation de notre évêque, comme l'appelle une vie déjà mentionnée du saint du XIIe siècle, conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris. Inutile de dire que dans les siècles suivants, ce travail de la légende continue et renverse entièrement l'ordre des faits tels qu'ils sont attestés par l'histoire. Ce n'est pas en la suivant ou en essayant de justifier son travail qu'on arrive à un résultat vraiment sérieux." (R-S B).*

Nicolas Dorvaux, dans les Pouillés du Diocèse de Metz nous donne quelques détails concernant l'abbatiale :

"L'église de St. Clément fut d'abord érigée en collégiale, mais nous apprenons par une charte d'Hériman, évêque de Metz, que dès le temps d'Abbon, qui monta sur le siège de cette ville en 690, elle était occupée et desservie par des moines.

St. Cadroë fils du comte Fochertach, descendant des rois d'Ecosse, fut fait abbé de St-Clément vers le milieu du Xe siècle et y mit la réforme dont elle avait grand besoin. Sept ans après, Adalbéron, évêque de Metz, charmé du bon ordre qu'il voyait régner dans cette abbaye, lui unit l'église de St-André avec permission d'y établir un prieur, conventuel, et l'empereur Otton III la confirma dans la jouissance de ses biens et privilèges, la mit sous la protection immédiate de l'Empire et l'exempta de toute juridiction séculière. Adalbéron II, qui gouvernait l'église de Metz sur la fin du Xe siècle se montra bien moins favorable à cette abbaye : il fit tout ce qu'il put pour l'unir à celle de St-Arnould,

dont il reçut pour prix de son injustice la châteltenie de Rémilly. Léon IX, trompé par les émissaires de l'évêque, confirma cette union et fit défense par une bulle à toute autre personne que l'abbé de St-Arnould de porter le bâton pastoral dans l'abbaye de St-Clément, parce que (dit ce Souverain Pontife) l'abbé seul de St-Arnould a droit de la gouverner.

Mais Haimon, que les religieux avaient choisi pour abbé, défendit vigoureusement les droits de son abbaye, fit connaître les manœuvres de l'évêque de Metz et de l'abbé de St-Arnould et maintint son abbaye dans le droit d'avoir des abbés particuliers. On ne voit en effet aucune interruption dans la suite de ses abbés, on voit au contraire que dès le commencement du XIII^e siècle ils étaient en si grande réputation qu'ils méritèrent que le pape Innocent III leur donna la qualité de protecteurs et de conservateurs de l'ordre de Cîteaux, commission épineuse dont cependant plusieurs d'entre eux se sont acquittés avec succès, preuve qu'ils étaient très puissants ou que les enfants de saint Bernard, quoique alors sortis de l'enfance, étaient encore dans un état de grande faiblesse. On détruisit l'abbaye de St-Clément lorsque Charles-Quint vint mettre le siège devant Metz, et Dom Girardin, qui en était abbé, la fit reconstruire où nous la voyons encore aujourd'hui."

Consultons, à présent, les Bénédictins. Dans leur *Histoire de Metz*, ils consacrent plusieurs chapitres à l'abbatiale :

"La tradition attribue à S. Urbice l'érection de l'Église de S. Clément en Collégiale. Pour donner une juste idée de ce célèbre Sanctuaire, il faut reprendre les choses de plus haut. Il étoit situé hors de la Ville, dans un canton nommé jadis les Basiliques, "ad Basilicas", aujourd'hui le Sablon, à l'endroit précisément, où l'on voit encore une grande Croix de pierre, érigée dans l'emplacement du Maître-Autel.

S. Clément, dit-on, y bâtit d'abord une crypte ou des catacombes, avec un Oratoire au dessus, qu'il dédia sous l'invocation du Prince des Apôtres. L'ancien Nécrologe de S. Clément en marque la dédicace au troisième jour de Mai. **Quinto Nones Maii, ad Basilicas, dedicatio cryptae in Ecclesia Beati Clementis in honore Sancti Petri Apostoli & aliorum plurimorum Sanctorum.**

S. Clément y fut inhumé, ainsi que ses saints Successeurs : Céleste, Félix, Victor I, Victor II, Siméon, Sambace, Rufe, Adelphe, Legonce, Auteur et Explece ; de sorte que cet Oratoire fut, pour ainsi dire, l'ancien Mausolée des premiers Évêques de Metz. Au dessous étoit une fontaine, pour laquelle, dit Paul Diacre, S. Clément fit faire un bassin et dont nos Peres regardoient les eaux comme miraculeuses.

L'Église de S. Pierre-aux-Catacombes subsista, dans sa première forme, jusques vers le milieu du cinquième siècle ; tems auquel S. Urbice en fit construire, au même endroit, une autre plus magnifique, qu'il dédia sous l'invocation du Martyr S. Félix, Prêtre de l'Église de Nole. On prétend même que S. Urbice ne détruisit point l'Oratoire de S. Pierre, et qu'il se contenta d'élever au dessus la nouvelle Église de S. Félix ; de manière que, la grotte comprise, il y avoit trois Temples l'un sur l'autre, à-peu-près comme la Collégiale de S. Simeon à Treves, et delà vient, ajoute-t-on, que ce lieu fut nommé aux Basiliques, **ad Basilicas**. D'autres au contraire prétendent que cette dénomination vint de ce que les premières Églises de Metz avoient été bâties là et aux environs.

Quoiqu'il en soit, celle de S. Felix demeura encore isolée jusqu'au commencement du septième siècle, que la desserte en fut confiée à des Moines, qui bâtirent auprès un Monastere, nommé, dans les anciens monumens, tantôt Abbaye des Basiliques, tantôt de S. Felix, tantôt de S. Felix et de S. Clément, et continue aujourd'hui sous le seul nom de S. Clément."

Toujours en compagnie des Bénédictins, passons à la fondation de l'abbaye :

"On rapporte, à-peu-près au même tems, l'introduction des Religieux de S. Benoît dans l'Église de S. Clément, dite depuis de S. Felix, et la fondation du Monastere de ce nom. Cette tradition est confirmée par une Chartre d'Hériman, Evêque de Metz, de l'an 1090, dans laquelle il est dit que, sous l'épiscopat d'Abbon, élevé sur la Chaire épiscopale de cette Ville, en 690, il y avoit des Moines de l'Abbaye de S. Clément, et cela depuis long-tems.

Quoique ce Monastere ait été bâti sous le regne de Theodebert II, on ne voit pas qu'il ait été doté par ce Prince ni par aucun Séculier. Sa dotation se fit, selon toute apparence, comme celle des premiers Monasteres de l'Ordre de S. Benoît, c'est-à-dire, des biens propres de ceux qui s'y

réunissoient pour vivre en Cenobites. Si le nouvel arrivé, ou novice étoit adulte, il falloit, qu'avant sa réception, il distribuât tous ses biens aux pauvres, où qu'il en fît une donation solennelle au Monastere. Si c'étoit un enfant en bas âge, offert par ses parens, et que ceux-ci voulussent donner quelques biens au Monastere, ils avoient la liberté de s'en réserver l'usufruit leur vie durant : usage qui a duré jusqu'au douzième siècle, et d'où viennent à plusieurs Abbayes les biens qu'elles possèdent.

A quelque distance en deça de l'Eglise de S. Clément ou de S. Felix, étoient deux autres Basiliques, celle de S. Pierre-aux-Arenes et celle de S. Jean-Baptiste, toutes deux unies au Monastere de S. Clément, dès le tems de sa fondation."

ANECDOTES :

Tentative d'empoisonnement

Thiébault Louve, frère du maître-échevin Nicole Louve, succède à Jean Ancel en tant qu'abbé de Saint-Clément, au cours de l'année 1390. Constatant un certain relâchement dans les mœurs de ses moines, il tente de les réformer. Mais les moines, "*obédients*" (obéissants) *comme des mulets*", ne veulent pas changer leurs habitudes.

Trois d'entre eux complotent de supprimer leur supérieur et tentent de l'"*enherber*" (empoisonner) avec la complicité de deux valets. Nos deux compères se rendent aux cuisines et versent le poison dans le "*tuppin*" (pot) où se préparent les viandes. Mais l'abbé manque d'appétit, ce jour-là, et laisse sa viande aux chats qui se tiennent devant sa table. La viande aussitôt avalée, les deux chats tombent raides morts.

L'abbé fait venir le cuisinier et l'interroge. Etonné, celui-ci se rappelle que deux valets "*trouillaient*" (furetaient) dans son domaine, mais qu'il n'y avait pas prêté plus d'attention. Appréhendés, les deux empoisonneurs passent aux aveux et dénoncent les trois moines qui avaient commandité l'acte criminel pour que l'un d'eux prît la place de l'abbé.

Accusé de tentative d'empoisonnement, les trois inculpés s'enfuient. Deux sont repris chez leurs parents et jetés en prison (celle de l'abbaye) où ils ne tardent pas à mourir. Le troisième reviendra d'exil, après la mort de Thiébault Louve, obtiendra le pardon de son successeur et finira paisiblement ses jours à l'abbaye Saint-Clément.

Et nos deux valets ? Comme ils n'étaient pas clercs, ils ressortissaient à la justice messine et "*furent pendus et étranglés au gibet de Mets.*"

Le Hahai

En 1444, une guerre oppose la Cité messine à Charles, septième du nom et roi de France, ainsi qu'à René, premier du nom et duc de Lorraine. Pendant les hostilités, les autorités messines interdisent la sonnerie des cloches. Pour annoncer les offices, le clergé ne peut donner qu'un seul coup de cloche avec la plus petite, avant dix-neuf heures, sous peine d'amende.

Les seigneurs de la guerre établissent "*ung gait* (guet) *en la tour et clochier de St Clement*" pour surveiller les mouvements des troupes ennemies. Et si "*les gens de guerre venoient faire course* (une invasion), *approchant les bourgs, on sonnoit le hahay* (hahai, en vieux français: cri d'alarme ou de guerre) *et l'alarme, pour estre un chascun sus* (sur) *sa garde et pour alleir sus ceulx qui faisoient icelles courses.*"

Tours de guet

En 1490, une guerre oppose la Cité messine à René, deuxième du nom et duc de Lorraine. Les autorités messines interdisent à nouveau la sonnerie des cloches "*forsque (except,) les petites, affin*

que on puist oyr et entendre les bruyts, alarmes et hahay qui se polroient (pourraient) faire en la cité."

Pour surveiller les mouvements des troupes lorraines, les seigneurs de la guerre établissent *"au clochier de Meutte (Mutte), au clochier de St Clement et en cellui de St Vincent, mesmement sus (sur) la porte Champenoise (Serpenoise), en chascun (chaque) lieu, une gaitte (un guet) pour sonner l'alarme."*

Décision conciliaire contestée

Le chroniqueur messin situe cet événement, en 1445. Nicolas Dorvaux, dans les Pouillés, en 1443. Au cours de l'une de ces deux années, Jacques Travaux, abbé de Saint-Clément, *"considerant qu'il estoit viel (vieux) et ancien"* et que ses moines *"lui estoient inobediens"* (désobéissants), décide de se démettre de son abbatiat. Comme, à cette époque, les pères conciliaires siègent à Bâle et que ces deniers considèrent le concile supérieur au pape, l'abbé de Saint-Clément envoie un émissaire aux Pères et leur demandent d'accepter sa démission et de *"pourveoir ung sien cousin moine de Saint Arnoult, nommé messire Pierre Traval (al = au, en vieux français), qui estoit réputé boin religieux et de bonne vie."*

Le Concile accepte la démission de Jacques et nomme Pierre à la tête de l'abbaye de Saint-Clément. En désaccord avec les décisions conciliaires, Conrad Bayer de Boppart, notre soixante-dix-septième évêque, s'adresse aux moines de l'abbaye et les relève de leur devoir d'obéissance à l'égard de leur nouvel abbé.

Sept semaines après sa prise de possession, Pierre Travaux renonce à l'abbatiat, rentre dans le rang et perd son titre de maître, et ce sous la pression des moines. Ces derniers élisent un nouvel abbé : Jehan Noixe, prieur claustral et *"prieur de St. Pierre aux champs"* (Saint-Pierre-aux-Arènes).

La Porte au baccon

En vue de perpétuer la mémoire de la translation des reliques de l'apôtre messin, Hérیمان, notre cinquante et unième évêque, accorde, au cours de l'année 1090, à l'abbaye Saint-Clément une foire franche qui durait quelque huit jours. Elle débutait par une course de chevaux et par l'épreuve du *"baccon"* (jambon).

Le 2 mai 1452, Dediét, *"le hault maistre d'œuvres, nommé vulgairement bourreauul"*, de la cité, messine, para un jambon *"de rosiers et d'espines"* et *"le pendit à la porte qu'on dit au baccon à Saint-Clement"* Seules, les filles abandonnées pouvaient se présenter à l'épreuve du "baccon" pour s'en emparer, à l'aide d'une serpe. Si aucune fille ne pouvait l'emporter, le "baccon" revenait aux *"boins mallaides (bons malades) de St Privez"* (Privat) ; en fait, il s'agit des lépreux de Saint-Ladre.

Ce jour-là, une fille abandonnée *"nommée la Gayette, qui avait gagné plusieurs fois le baccon"*, se présenta à l'épreuve. Dediét, connaissant la Gayette et voulant se moquer d'elle, tirait le "baccon" vers lui, pour l'empêcher de s'en emparer. Il le fit si bien qu'il en perdit l'équilibre et *"cheut (tomba) de hault en bas et en molrut (mourut ; ol = ou) : dont ladicte fille en fut fort joyeuse, car elle gaingnait (gagnait) ledit lart (lard) sans contredit."*

Élection et impétration

En 1467, Poince de Champel, abbé de Saint-Symphorien, se démet de son abbatiat et remet sa crosse et sa mître à Didier Foullet. L'année suivante, Paul de Foligny, abbé de Saint-Clément, meurt. Les moines élisent un nouvel abbé et portent leur choix sur Didier qui, à son tour, se démet en faveur de Simon du Buisson, évêque de Panade et suffragant de l'évêque de Metz. Mais Jouffroy, cardinal d'Alby, avait impétré ⁽¹⁾, en cour de Rome, les abbayes Saint-Clément et Saint-Symphorien.

⁽¹⁾ impêtrer : obtenir quelque chose de l'autorité compétente, à la suite d'une requête.

Ces deux nouveaux abbés, avertis qu'ils ne pouvaient s'opposer à l'impétration, se rendent à Saint-Denys et y rencontrent le cardinal. Finalement, ils trouvent un arrangement : Didier conserve l'abbatiale de Saint-Clément; Jehan, celui de Saint-Symphorien, et Simon gouverne cette dernière abbaye en tant que vicaire du cardinal d'Alby.

Didier n'entrera en possession de Saint-Clément qu'en 1475, moyennant 6000 ducats ainsi qu'une pension annuelle de 4 000 livres à Philippe Lévis, qui avait impétré en cour de Rome, Saint-Clément et qui ne résigne l'abbaye qu'après cette transaction.

Ensevelissement à Saint-Clément

Le samedi 25 septembre 1473, Jeannette, fille du seigneur Wiriat de Toul et d'Isabelle Baudoche ainsi qu'épouse de Collignon Remiat, aman, meurt à Metz. Dame de condition, Jeannette reçoit la sépulture dans l'abbatiale *"devant le cueur (chœur) de Nostre Dame à Saint Clément, tout empres (auprès) dudit seigneur Wiriat, son peire."*

Oyes et ossons de Saint-Clément

Au mois de juin de l'année 1480, plusieurs plaisantins de Metz se rendent au ban Saint-Clément et y dérobent *"oyes et ossons"* (oies et oisons). Appréhendés par la justice messine, cette dernière les condamne à une amende de 60 sous tournois (soit 3 livres tournois), à trois mois de bannissement ainsi qu'*"à reporter les oyes à Saint Clement, avec quatre sergens, deux devant et deux daier"* (derrière). En cas de non-restitution, l'amende s'élevait à 100 sous tournois (soit 5 livres tournois).

L'un des plaisantins ne restitue pas les oies et demande à son oncle de se porter garant pour lui. L'oncle verse au neveu la somme qu'il devait à la justice messine. Mais au lieu de la remettre au *"chaingeur des trese (trésorier municipal), il alla vers une fille ou femme..., et avec l'argent qu'il avoit receu (reçu) pour ladicte amende, avec ses amis, il se partit de Mets, et en allerent à leurs plaisirs..."*

Et l'oncle, garant de son neveu, paya l'amende au *"chaingeur des trese."*

Élection du maître-échevin

Le 01 septembre 1490, *"Perrin Roucel, qui estoit maistre eschevin, meurt."* Le lendemain, *"tous les seigneurs de Mets"* se réunissent pour élire un nouveau maître-échevin. Comme la peste sévit dans la cité messine, les *"seigneurs"* hésitent à s'y rendre et s'assemblent dans l'abbatiale Saint-Clément. Ne pouvant se mettre d'accord sur une candidature, *"ils se départent (partent) sans rien faire."*

Le 23 septembre, en l'église Saint-Pierre-aux-Images, les *"seigneurs de Mets"* - le pricier du chapitre cathédral et les cinq abbés de l'ordre de Saint-Benoît - élisent *"le sieur Nicolle de Heu" du "paraige de Porte Muzelle."*

Foire de Saint-Clément et course de chevaux

En 1517, *"le duc de Suffort (Suffolk), dit la Blanche rose"*, réside à Metz, fréquente les aristocrates messins, passe son temps à chasser à courre en leur compagnie, ne cesse de vanter les mérites de son coursier et prétend que l'on ne peut trouver son pareil à quelque dix lieues à la ronde. Parmi l'élite messine, Nicole Dex lui rétorque que son cheval vaut largement le sien. Pour se mettre d'accord, les deux seigneurs décident de se mesurer dans une course, engagent un pari et versent *"en main neutre"*, quatre-vingts écus d'or.

Le 02 mai, jour de la foire de Saint-Clément, où *"se courre l'avoine et le baccon"*, Blanche rose et Nicole se lèvent de bon matin, se font ouvrir la porte Saint-Thiébauld et se rendent *"à l'Orme à Augney"* (La Grange-aux-Ormes ?), point de départ de la course.

Avant l'épreuve, chaque compétiteur avait préparé avec soin son coursier. *"Comme il fut dit et certifié, Nicole Dex ne donna point de foin à son cheval"* qui, en outre, *"n'avoit beu (bu) aultre"*

brevaige que vin blanc." Ce jour-là, il monte son cheval à dos, c'est-à-dire sans selle, et n'est pas chaussé..

Dès le départ, Blanche rose devance son adversaire. À Saint-Privat, Nicole le dépasse et maintient son avance jusqu'à l'arrivée, et ce malgré, les coups d'éperon du duc, à tel point "*que le clair sang en sailloit (jaillissait) par les costés.*"

Processions à Saint-Clément

Pour préserver la population messine de la peste, des épidémies et de la mortalité en général, ainsi que pour rendre grâce à Dieu, le clergé messin organisait des processions à Saint-Clément.

"... Le vendredy apres feste Toussaint (de l'année 1451) fut faicte une moult (très) belle procession en l'esglise de Saint Clement, hors de Mets, à laquelle procession on porta la fierte (châsse) de Saint Clement, la fierte Saint Livier et le chief (tête ; il s'agit d'un morceau de crâne) Saint Estienne, priant Dieu qu'il nous veulle gardeir d'epidemie qui alors regnoit à Colloigne (Cologne), à Trieve, en Lorraine et Barrois, comme à Nancy, Saint Nicollais et ez (dans les) villes joindant (tout près) autour, au Pont à Mousson, à Preney (Prény)...

... Le jour de feste saint Jehan decollaistre (Décollation de saint Jean-Baptiste, soit le 29 août 1465) audit an, les gens d'esglise et seigneurs de Mets firent faire une procession generale, et furent à Saint Clement pour prier Dieu, qu'il volcist (voulût) secourir son povre peuple de Mets, racheté de son precieulx sang, qui estoit persecuté, poursuivi de la peste qui accomençoit (commençait) fort à persecuteir et alleir par la cité...

... Le vingt huisitiesme jour de may (1466), on fist une tres belle procession generale à Saint Clement, pour la mortalité qui estoit fort penetrante. Et y fut port, le chief saint Estienne, le chief et la fierte saint Livier et fut rapporté à Mets, le corps du benoit (béné) St Clement en la grande esglise...

... Le septiesme jour de mars (1482), les seigneurs de justice et conseil de Metz ordonnent de faire une procession generale à st Clement. Et à ceste procession furent portez le corps saint Clement, st. Livier, le chief st. Estienne et monseigneur st Sebastien, priant Dieu, le createur, qu'il volcist gardeir et preserveir la cité de guerre et de mortalité, car on commençoit fort à molrir de la peste...

... Le vendredi, neuviemesme jour dudit mois de juillet (1490), la cité estant delivrée et quicte desdits gens de guerre, apres avoir communiqué par ensemble, la clergie et la noblesse, pour rendre graice à Dieu et impetreir (obtenir) sa miséricorde, on fist faire une procession generale à Saint Clement où fut porté le chief Saint Estienne, la vraye croix, la fierte St Clement, la fierte Saint Livier et celle de Saint Sebastien; et pour prier Dieu pour les biens de la terre qui lors estoient de belle apparence, et aussi qu'il volcist gardeir et preserveir les manans et habitans de Mets et du pays de la peste et mort subitte; car alors on acomençoit fort à molrir de ladicte peste...

... Le vendredi devant les palmes (palmes = Rameaux de l'année 1495), qui fut le dixiesme jour d'apvril, on fist la procession à Saint Clement de la victoire heue (obtenue) contre l'entreprise faicte par le duc Nicollais de Lorraine sus la cité ; et à icelle y eult moult de gens; car il faisoit beau temps...

... Le quatorziesme jour de décembre (1498), on fist une procession generale à Saint Clement, en priant Dieu qu'il volcist gardeir la cité et le pays en paix et amener à murson (maturité,; meurisson, en vieux français; meurson, en patois lorrain) les biens de la terre, et, par especial, garder le peuple de pestilence (peste); car elle commençoit fort à regner par la cité et mouroient plusieurs de mort subite. Et fut apport, monseigneur st Clement à Mets en la chappelle de Graice, devant la grande esglise (chapelle des Lorrains)."

Exposition de la châsse de l'apôtre messin

"En celle année (1420), advint que pour grande pestilence et mortalité, de gens qui estoient en la cité, la justice et conseil de la cité firent apporter la fierte où le corps du benoît Saint Clement gist, en la cité, sur le grand autel Saint Estienne. Et tout le temps qu'il y fut, il y eut ung des seigneurs moines de l'abbaye dudit Saint Clement ordonné pour gardeir et pour toucher de la main du benoît

saint Clement; et dont la justice et conseil de la cité ordonna à paier de grace audit seigneur moine pour chascun jour qu'il toucheroit de la main dudit saint Clement, deux solz (sous) de metsain."

Le chroniqueur s'exprime d'une façon confuse. Il me semble que les fidèles remettaient au moine de Saint-Clément soit un morceau de tissu, soit un objet de piété. Le religieux le déposait sur la châsse pour le sanctifier, et ce moyennant finance.

Traditions populaires

Saint Clément, 23 novembre.

"Passé la Saint-Clément,
On ne sème plus de froment."

(Raoul de Westphalen)



SI LE SABLON M'ÉTAIT CONTÉ...

Valentin KRUPPA (22 décembre 1923 – 24 mars 1943)

Willy-Valentin est né le 22 décembre 1923 à Metz.

Ses parents, Valentin Kruppa et Jeanne Berthe Mast, habitaient rue du Lavoir, puis rue Saint-Bernard.

Lors de ma jeunesse, ma famille résidait à quelques mètres de chez eux.

C'est dire que, malgré notre différence d'âge, nos chemins se sont souvent croisés.

Élève de l'école maternelle au Groupe scolaire du Graouilly, puis à l'école de garçons, Saint-Bernard, il suit les traces de son père et choisit la même profession : serrurier.

En effet, il a été embauché, le 12 avril 1939, comme apprenti à la serrurerie Évrard, qui se situait rue aux Arènes, n° 92, au Sablon.

Comme pratiquement tous les jeunes de notre quartier, il fréquentait le patronage et se préparait à entrer dans l'une des nombreuses sections de l'*Espérance Metz-Sablon*.

Brusquement... septembre 1939, la "drôle de guerre".

Les mobilisations successives ont accéléré la prise de conscience et la responsabilité des jeunes dans les entreprises, car la grande majorité de leurs aînés se trouvaient à l'armée, "sous les drapeaux".

Mai-juin 1940 et leur sinistre cortège de défaites, suivies de l'occupation et de l'essai de germanisation de l'Alsace-Moselle.

L'une des conséquences immédiates fut la transformation des noms des rues.

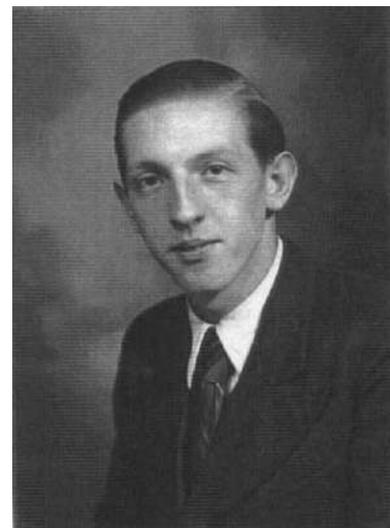
Au Sablon, quartier messin, dont beaucoup de voies n'existaient pas durant la première annexion... il fallait quelque peu innover.

C'est ainsi que la rue Saint-Bernard, dédiée au premier abbé de Clairvaux, resta quelque peu dans un ordre de pensée analogue, en prenant l'appellation de Hans Sachs Strasse, du nom du poète allemand, maître-chanteur (Meistersinger) de Nuremberg.

Par contre, le nom de la rue de son lieu de travail, la rue aux Arènes, reprit celui de Kubern Strasse (rue de Cuvry), comme au temps du Kaiser.

La maman de Valentin décède en 1942. Sa jeune sœur, Brigitte, est placée à l'orphelinat Saint-Joseph, rue Marchant, puis à Cuvry.

En mars 1942, Valentin passe avec succès le certificat de compagnon et quitte son entreprise.



APPEL AU REICHSARBEITSDIENST (R.A.D.)

Il sait fort bien que son appel au Reichsarbeitsdienst (R.A.D.), service du travail pour le Reich, est imminent. Introduit en Moselle au mois d'avril 1941, il concernait jeunes gens et jeunes filles à compter de 18 ans.



Effectivement, quelques jours après, il reçoit sa convocation : il doit se présenter le 17 avril 1942, à Worms, pour y être incorporé.

Voici Valentin dans cette ville au passé légendaire, se sentant quelque peu à l'abri de sa majestueuse cathédrale.

Durant son séjour, il n'était guère question de lui apprendre l'histoire mouvementée de cette résidence impériale au bord du Rhin, ni les circonstances de la Diète de 1524, où Luther fut mis au ban de l'Empire.

Par contre, il fit connaissance avec la discipline militaire, tout en exécutant des activités à consonance "civile", telles que travaux agricoles, curage de fossés, aménagement de routes.

Les marches d'entraînement empruntèrent souvent les abords du monument de Luther (Lutherdenkmal).

Très peu de permissions. D'ailleurs, dès son arrivée chez lui, il s'arrangeait pour enlever de suite son uniforme kaki rehaussé d'un brassard rouge avec cocarde blanche ajourée d'une

swastika noire.

Sa première préoccupation, durant ces quelques jours, était de récupérer sa carte d'alimentation à l'Ernährungsamt (service du ravitaillement), afin d'aider tant soit peu sa famille.

Mais son séjour rhénan ne s'éternisa pas. Après quelques semaines à Worms, il reçut une nouvelle affectation, de plus en plus éloignée, aux bords de la mer Baltique... Dépaysement brutal et total.

Après une traversée complète de l'Allemagne, désorganisée déjà par les bombardements aériens qui n'en sont qu'à leurs débuts, le voici dans la province du Mecklembourg, à Rostock, sur l'estuaire de la Warnow.

Cette ville importante, grand centre industriel, était célèbre par ses chantiers navals et ses industries alimentaires liées à la pêche.

Son avant-port, Warnemünde, représentait le principal débouché maritime de l'Allemagne orientale.

Valentin y subit de plus belle une initiation à l'esprit prussien, et surtout une accélération dans des entraînements et exercices physiques.

C'est que l'armée allemande avait repris son offensive victorieuse en Russie et que ses troupes sont lancées en direction des puits de pétrole du Caucase... La Volga est atteinte...

Dorénavant, lui et ses camarades alsaciens, lorrains et luxembourgeois, savent qu'ils n'échapperont pas à l'incorporation dans la Wehrmacht.



Durant son séjour à la Seestadt (ville maritime) de Rostock, il continue de garder des contacts avec ses amis sablonnais, dispersés un peu partout dans le vaste Reich.

Étant obligés de correspondre en allemand entre eux, ils glissaient parfois des phrases *en français dans le texte*, exprimant ainsi mieux leurs sentiments... Mais la censure veillait.

Octobre 1942. Le service du travail obligatoire se termine.

Comme il est de tradition, ils fêtent néanmoins, la "classe"... mais le cœur n'y est pas.



Fin de l'hiver et début du printemps de l'année 1942, Valentin avec des amis Sablonnais avant leur incorporation au RAD – Café de la Terrasse – Angle des rues des Robert et St-Pierre



RETOUR AU SABLON – INCORPORATION DANS LA WEHRMACHT

Le voici de retour au Sablon. Il réussit à se faire embaucher aux Chemins de Fer (Bahnbetriebswerk). On ne sait jamais... peut-être sera-t-il "affecté spécial" ?

Hélas ! ... Son emploi sera au total de deux jours... car il reçoit son avis d'incorporation dans la Wehrmacht. Sa destination : un bataillon de grenadiers à Heidelberg, dans le Bade-Wurtemberg, au bord du Neckar.

En d'autres temps, il aurait pu goûter au charme romantique de cette vénérable ville universitaire. Mais l'animation estudiantine avait disparu... et seuls les soldats en uniforme hantaient les ruines du château et de la ville détruits, autrefois, par les troupes de Louis XIV.

Les instructeurs ne vont d'ailleurs pas manquer de faire remarquer aux Alsaciens-Lorrains, dont quatre Sablonnais, que les Français sont responsables du désastre qui s'était abattu sur le Palatinat, suite à la guerre de succession due à la fameuse princesse palatine.

Voici Valentin embrigadé dans la Wehrmacht, l'armée allemande.

Tout va se passer très vite. Arrivé tardivement à la caserne "Gross Deutschland", ce n'est que le lendemain matin qu'il perçoit l'habillement chez le fourrier, ainsi que les draps, couvertures et couverts.

Dorénavant, il portera l'uniforme feldgrau : la veste grau-grün, le pantalon, relativement fonctionnel.

Il recevra sa plaque d'identité dont la moitié est récupérée lors du décès, l'autre partie étant retenue au cou par un cordon. Sans oublier le calot qui comportait une cocarde noire-blanc-rouge, aux couleurs du Reich, ainsi que le ceinturon fermé avec la fameuse boucle "*Gott mit uns*". (Dieu avec nous)

Bien sûr, comme dans toutes les armées du vaste monde, les corvées étaient nombreuses. L'entraînement militaire était rude : maniement du fusil, des grenades, des mitrailleuses, et j'en passe.

Lors des nombreuses marches, il emprunta souvent le Philosophenweg (chemin des philosophes). Au loin, il était fréquent d'entendre les bruits et d'apercevoir les lueurs des bombardements alliés sur les complexes industriels et chimiques de Mannheim et de Ludwigshafen.

Trois mois d'instruction combien rudes, l'hiver peu clément étant présent entre temps. Mais une petite consolation, néanmoins : que la vallée du Neckar était belle, douce, avec son paysage de vergers et de vignobles.

1943 : une nouvelle année débute... Tout va s'accélérer et se précipiter, pour Valentin... sa formation militaire se termine et, dès fin janvier, le voici retraversant le Rhin pour se retrouver dans le Palatinat rhénan, à Landau... encore une ville libre d'Empire... grand centre textile, spécialisé dans le commerce du vin, car la fameuse "*Route du Vin*", surplombant le Rhin, est toute proche.



Affecté dorénavant à la 3^e compagnie du Bataillon 104, son séjour y sera bref.

Le 12 février, son unité rejoint à pied Pirmasens... 44 km. Comme il l'indique dans son courrier... et sans autre précision, son adresse mentionne : "UMSCHULUNGS-VERBAND C"

Comment résumer, traduire ce vocable, de sinistre augure. Disons qu'au sens politique du terme, il s'agit tout simplement de rééduquer, même de refaire, l'éducation... une seconde fois... différemment.

Il s'agit de devenir un "*bon Allemand*" dans tous les sens du terme et d'extirper toute pensée ou tout sentiment français qui resteraient du passé.

Mais que s'est-il passé exactement entre la fin de ce mois de février et le 24 mars 1943 où, officiellement, il est affecté au "*Marsch-Bataillon 44*"... ?

Voici Valentin, à son tour, dans la tourmente, tributaire des événements.

Car, sur le front russe, la bataille de Stalingrad s'éternise depuis septembre 1942. Mais, début février 1943, le maréchal Paulus, encerclé avec ses troupes dans la ville, capitule. Cette défaite va susciter un retentissement énorme.

En Afrique du Nord, début novembre 1942, ce sont les débarquements alliés au Maroc et en Algérie, entraînant l'occupation de la zone libre en France par les Allemands, le sabordage de la flotte française à Toulon.

En Tunisie, début 1943, après des victoires importantes, les troupes de l'Axe (Allemagne-Italie) battent en retraite. Hitler rappelle le maréchal Rommel qui sera remplacé par le général von Arnim, en mars.

Par quel itinéraire Valentin a-t-il rejoint l'Italie ? Certainement par la France qu'il va découvrir ainsi pour la première fois, par la vallée du Rhône. Décidément, il y a quelque temps, il se trouvait dans les brumes de la mer Baltique et le voici près de la "Grande Bleue", la Méditerranée ! Quel changement pour notre jeune Sablonnais !

Son unité va stationner à Reggio, tout en bas de la "botte italienne", en Calabre. Mais l'aviation alliée possède la maîtrise de l'air et que de difficultés pour rejoindre la Sicile par le détroit de Messine !

Nous possédons un document exceptionnel. Sa dernière lettre, du 23 mars 1943, adressée à sa famille, combien émouvante. Elle décrit, avec quelle poignante lucidité, sa découverte de l'Italie, des conditions de vie de ses habitants, mais surtout son appréhension, et son désir de rejoindre l'Afrique, malgré tout.

Valentin, à la fleur de l'âge – il n'avait pas vingt ans – sera considéré comme disparu au large de Palerme, en Méditerranée... le 24 mars 1943, à bord du destroyer-transport de troupes "*Ascari*".

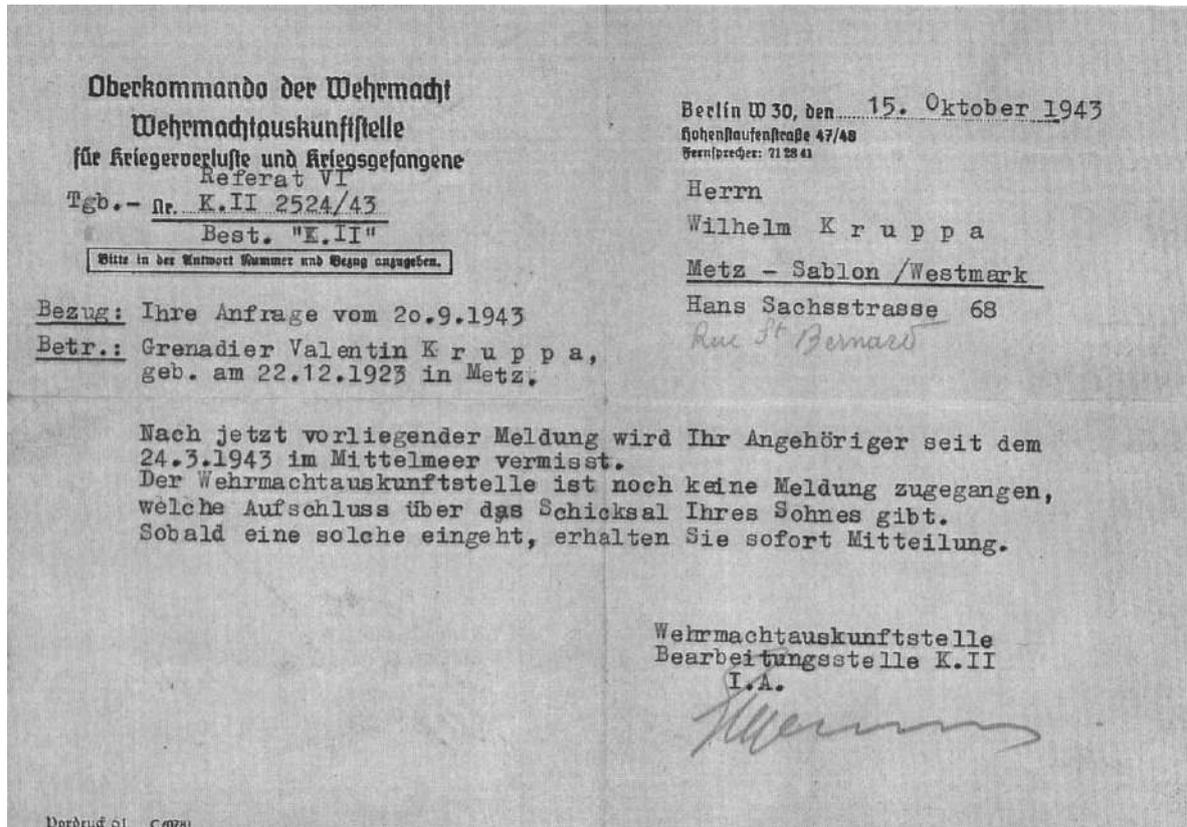
Pour son père, sa sœur Brigitte, de longs mois d'angoisse... pas de nouvelles et les démarches commencent, pénibles, longues, sans fin.

Entre temps, le 12 mars 1943, en Tunisie, aura lieu la capitulation germano-italienne, au Cap-Bon; puis le débarquement allié en Sicile, le 10 juillet 1943.

Enfin, le 15 octobre 1943, ils sont avisés officiellement de la disparition de Valentin en Méditerranée, sans aucune autre précision, par les Services de la Wehrmacht.

Et, douze ans plus tard... après une invraisemblable procédure, suite à une erreur de transcription du nom de famille sur l'acte de naissance de Valentin..., c'est "*Au nom du Peuple Français*" le 7 décembre 1955, "*que l'intéressé, incorporé dans l'armée allemande... est déclaré décédé le 24 mars 1943.*"

Nous croyons utile, instructif, indispensable de communiquer, en annexe, un certain nombre de documents qui se passent, hélas ! de tous commentaires superflus.



Avis officiel allemand de la disparition de Valentin Kruppa



TRIBUNAL de 1^{re} INSTANCE
de METZ

M. P. 105 5 5

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS

L'an mil neuf cent cinquante **cinq**, le **sept** du mois de **décembre**

La 3^{ème} Chambre Civile du Tribunal de 1^{re} Instance de Metz, siégeant MM.

NETTRE, Président, BURLE et SARAZIN, Juges,

en présence de M. **TANNEUR,** Substitut du Procureur de la République et avec
l'assistance de M. **PERRIN,** Commis-Greffier, a rendu le jugement suivant :

Le Tribunal statuant en Chambre du Conseil;

Vu la requête présentée le **29 novembre 1955**

par **M. le Procureur de la République,**

, requête qui tend à faire déclarer judiciairement le décès de

K R U P A. Willy Valentin

domicilié à **Metz-Sablon, incorporé dans ~~XXXXXXXXXX~~ l'armée a-**
mande

~~XXXXXXXXXX~~ et dont on n'a plus signe de vie;

Vu les conclusions de M. le Procureur de la République en date du **29 nov. 1955**

Vu les procès-verbaux d'enquête de **Police du 24.9.1955**

Vu l'article 90 du code civil, modifié par l'ordonnance du 30 octobre 1945 et par la loi du 30 avril 1946.

Où M. **SARAZIN**, juge commis, en son rapport et le ministère public en ses conclusions.

Et après en avoir délibéré conformément à la loi,

Attendu qu'il résulte des recherches auxquelles il a été procédé que ~~XXXXXXXXXX~~

~~XXXXXXXXXX~~ **l'intéressé, incorporé dans l'armée allemande, été signalé par son unité comme ayant disparu le 24 mars en Méditerranée près de Palerme (Italie);**

Que sa trace est perdue depuis cette date.

Déclaration judiciaire du décès de Valentin Kruppa

LES CIRCONSTANCES DE LA MORT DE VALENTIN

Les circonstances tragiques du décès de Valentin Kruppa nous ont profondément marqués.

Est-ce le fait d'avoir servi dans la "*Royale*", la Marine Nationale, principalement sur un croiseur léger, le "*Guichen*", affecté à la Marine française comme "prise de guerre" à la fin du dernier conflit mondial ?

Car sur la tombe des marins ne fleurissent généralement pas les roses.

C'est bien le cas de l'équipage de l'"*Ascari*" et de l'unité de grenadiers de Valentin.

LE CONTRE TORPILLEUR ASCARI



Contre-torpilleur "Ascari"

Durant les années de "l'entre-deux guerres", la Marine italienne a considérablement augmenté ses capacités d'intervention, comme d'ailleurs toutes les grandes puissances maritimes.

Cet effort de construction s'est traduit par de nombreuses mises en chantier lui permettant pratiquement d'atteindre le niveau de notre Marine, la Grande-Bretagne conservant néanmoins sa suprématie.

Le contre-torpilleur "*Ascari*" fait partie de la "*Classe Soldati I'*", en compagnie d'autres destroyers aux noms de baptême évoquant les différents corps de troupe italiens : CORAZIERE, CARABINIERE..

Son nom rappelle la mémoire des soldats africains des anciennes troupes coloniales italiennes.

Lancé en juillet 1938, il est opérationnel lors de l'entrée en guerre de l'Italie, le 10 juin 1940.

Ses caractéristiques : une capacité de 2475 tonnes, une longueur de 107 mètres, une vitesse de 32 nœuds, un équipement de cinq canons de 120 mm. (five 4.7. – inch guns) lui confèrent une rapidité importante et un armement puissant.

Par la suite, une nouvelle série de navires encore plus rapides (39 nœuds) voit le jour, toujours aux noms évocateurs : GRANATIERE, FUCILIERE, BERSAGLIERE, ALPINO.

LES CAMPAGNES DE L'ASCARI

Dès le début des hostilités, ce bâtiment participe à l'escorte des nombreux convois à destination des Balkans et de la Grèce, lors des différentes invasions italiennes.

Il est présent lors de la bataille du Cap Spartivento, en novembre 1940, au sud-est de la Sardaigne, contre l'escadre de l'amiral anglais Sommerville.

Au cours du mois de mars 1941, il prend part à la violente confrontation avec la flotte anglaise au large du Cap Matapan, à l'extrémité du Péloponnèse (Grèce).

À la fin de l'année 1941, puis en mars 1942, l' "*Ascari*" est partie prenante lors des différentes batailles du golfe de Syrte, car l'Afrika-Korps de Rommel donne bien des soucis aux troupes alliées en Afrique du Nord et il s'agit, pour elles, d'empêcher le ravitaillement ennemi.

Ensuite, ce sont les combats autour de l'île de Malte, forteresse alliée, résistant toujours envers et contre tout qui l'accaparent.

Début 1943, la situation des puissances de l'Axe (alliance conclue entre l'Allemagne et l'Italie) est plus préoccupante en Méditerranée, suite aux débarquements au Maroc et en Algérie. Les Alliés possèdent pratiquement la suprématie aérienne et navale.

La crise des transports, le ravitaillement en hommes et en matériel des troupes allemandes et italiennes atteint son paroxysme.

Pourtant, il ne faut, en théorie, qu'une courte nuit pour franchir le détroit de Sicile et atteindre les ports tunisiens, dont Bizerte.

C'est dans ces conditions, cette atmosphère que Valentin rejoint, avec ses camarades, la Sicile et Palerme.

Dans sa dernière lettre, il évoque de préférence un déplacement en avion pour rejoindre la Tunisie car, paradoxalement, le pont aérien fonctionne mieux que celui mis en place lors de la bataille de Stalingrad.

En effet la Luftwaffe (l'armée de l'air allemande) vient au secours de la mer avec un nombre important d'avions, particulièrement du type JU-52, plus de 200, ainsi que des Messerschmitt, hexamoteurs avec 10 tonnes de charge utile.

LES DERNIERES HEURES DE L'ASCARI

Quel est l'emploi du temps de Valentin durant cette journée du 23 mars 1943 ?

Comme il l'exprime, lui et ses amis brûlent d'envie de visiter Palerme.

Cette ville importante, pétrie d'histoire, ancienne colonie phénicienne, fief des Normands, l'un des foyers intellectuels et artistiques de l'Europe médiévale.

Hélas peu avant la tombée de la nuit, voici l'ordre d'embarquement.

L'appareillage est immédiat car le danger aérien est omniprésent.

L'*Ascari* rejoint, au large de la Sicile, trois autres unités du même type, les contre-torpilleurs *Malocello*, *Pancaldo* et *Camicia Nera*, en provenance de Gaeta, sur la côte tyrrhénienne, superbe ville fortifiée médiévale et de Pouzzoles, localité célèbre par son amphithéâtre romain et l'exportation des roches siliceuses qui portent son nom : les pouzzolanes.

La mission est analogue pour les quatre navires : transporter des troupes allemandes vers le rivage tunisien.

L'État-Major de la Marine italienne, par l'intermédiaires du Consulat Général d'Italie à Metz, nous a fourni toutes précisions sur la suite de cette opération.

Nous leur laissons la parole :

"... Le matin du 24 mars, vers 7 heures 30, le Malocello heurta une mine. L'Ascari, dans sa tentative de lui venir en aide, heurta plusieurs mines ennemies qui le privèrent de sa proue, puis de sa poupe et provoquèrent sa disparition, vers 13 heures 20 à 28 miles au nord du Cap Bon..."

CARTE D'IDENTITÉ
(Sans Spécification - Décret du 22-2-1924)
Enregistré en Mairie à 67 rue 1942 sous le né

Nom *Kruppa*
Prénoms *Valentin*
Profession *peurrier*
Nationalité *Francaise*
Né le *29 d'Avril 1923*
  *Chet*
Domicile *Chet, 24 rue Saint Bernard*

SIGNALLEMENT : Taille *1m69* Cheveux *châtains*
Bouche *moq.* Yeux *bleus*
Visage *ovale* Teint *frisé*

Signes particuliers : */*

Pièces justificatives ou Témoins
Jugement du 6-3-29
Tribunal National Chet
Chet, le 2-10-29
Le Maire

Cachet de la Mairie

Signature du Titulaire,
Kruppa



Carte d'identité de Valentin Kruppa

Correspondance de Valentin Kruppa

Heidelberg, le 19 octobre 1942

Cher Père,

Nous sommes arrivés dimanche soir à la caserne "Grande Allemagne" à Heidelberg. Nous sommes arrivés fatigués et ils n'avaient pas de couchage disponible pour nous, alors ils nous ont fait dormir dans une cave, abri anti-aérien. Mais ce matin, nous sommes arrivés dans une chambrée.

Ce matin, nous nous sommes lavés à 8 heures et nous avons reçu l'uniforme, le fusil, le poignard et le casque d'acier.

Maintenant on peut y aller.

Nous avons reçu des sous-vêtements dont deux paires de bas neufs et une paire de protection pour les pieds ; cela suffit. Je te renverrai les autres.

Tu n'as pas à avoir peur ; nous ne partirons pas de Heidelberg avant trois ou quatre mois. Je t'écrirai encore cette semaine.

Nous ne sommes que trois hommes du Sablon que je connais bien et je suis dans la même chambre qu'eux.

Alors, porte-toi bien et bien le bonjour de Heidelberg.

Mon adresse :

Panzer-Grenadier Valentin KRUPPA
Stamm Company - Panzer-Grenadier Ersatz-Bataillon 404
HEIDELBERG

Traduction Gérard Nadé

Meine adresse

~~Panzer~~ Pz. Gren. V. Kruppa.

Stamm Kp. Pz. Gr. Ers. Bat. 404. Heidelberg.

Landau, le 2 février 1943

Cher Père,

Je suis bien arrivé à Landau. J'ai posé ma demande de permission pour venir dimanche prochain à Metz.

Si j'obtiens cette permission, je partirai samedi matin de Landau et devrai être de retour pour lundi matin à la caserne.

Ce n'est qu'une journée... cela ne fait rien, si je peux venir je viendrai.

Si tu n'es pas à la maison samedi après-midi, donne les clefs de la maison à Madame F ... (1)

Je t'envoie encore quelques timbres-poste pour échange.

J'espère obtenir ma permission.

De notre ancienne compagnie à Heidelberg, il y a six hommes et deux sous-officiers qui ont été transférés à Landau.

Ici à Landau j'ai passé une nouvelle visite médicale pour partir en Afrique et j'ai reçu une nouvelle fois des piqûres.

Alors, j'espère à dimanche, le reste je te le raconterai de vive voix.

Ton fils Valentin

(1) Le père de Valentin travaillait par postes à l'ex U.C.P.M.I. (Usines Hermann Goering – Usine d'Hagondange)

Traduction Gérard Nadé

Landau den 2.2.43

Lieber Vater

Bin gut in Landau angekommen
Ich habe ein Urlaub gemacht gemacht für
am nächsten Sonntags nach Metz kommen.
Wenn ich Urlaub bekomme dann fahre ich am
Sonntag morgen, weg von Landau und muss dann
wieder für Montag morgen in der Kaserne sein.
Es ist nur ein Tag, dass macht aber nicht, wenn ich
kommen kann, dann komme ich. Wenn du am Sonntag nachmittags
nicht zu Hause bist dann gebe die Hausschlüssel an Frau Day Tracy.
Ich schicke dir noch ein paar Küchlein Marken mit für umtauschen.
Also hoffentlich bekomme ich Urlaub. Von unser alten Kampf in Heidelberg
sind 6 Mann mit 2 Unteroff. nach Landau versetzt. Hier in Landau bin ich
nochmal untersucht wurde für nach Afrika und habe schon wieder spätzten bekommen.
Also hoffentlich bis am Sonntags da ist mindestens.

Dein Sohn Valentin

Pirmasens, le 13 février 1943

Cher Père,

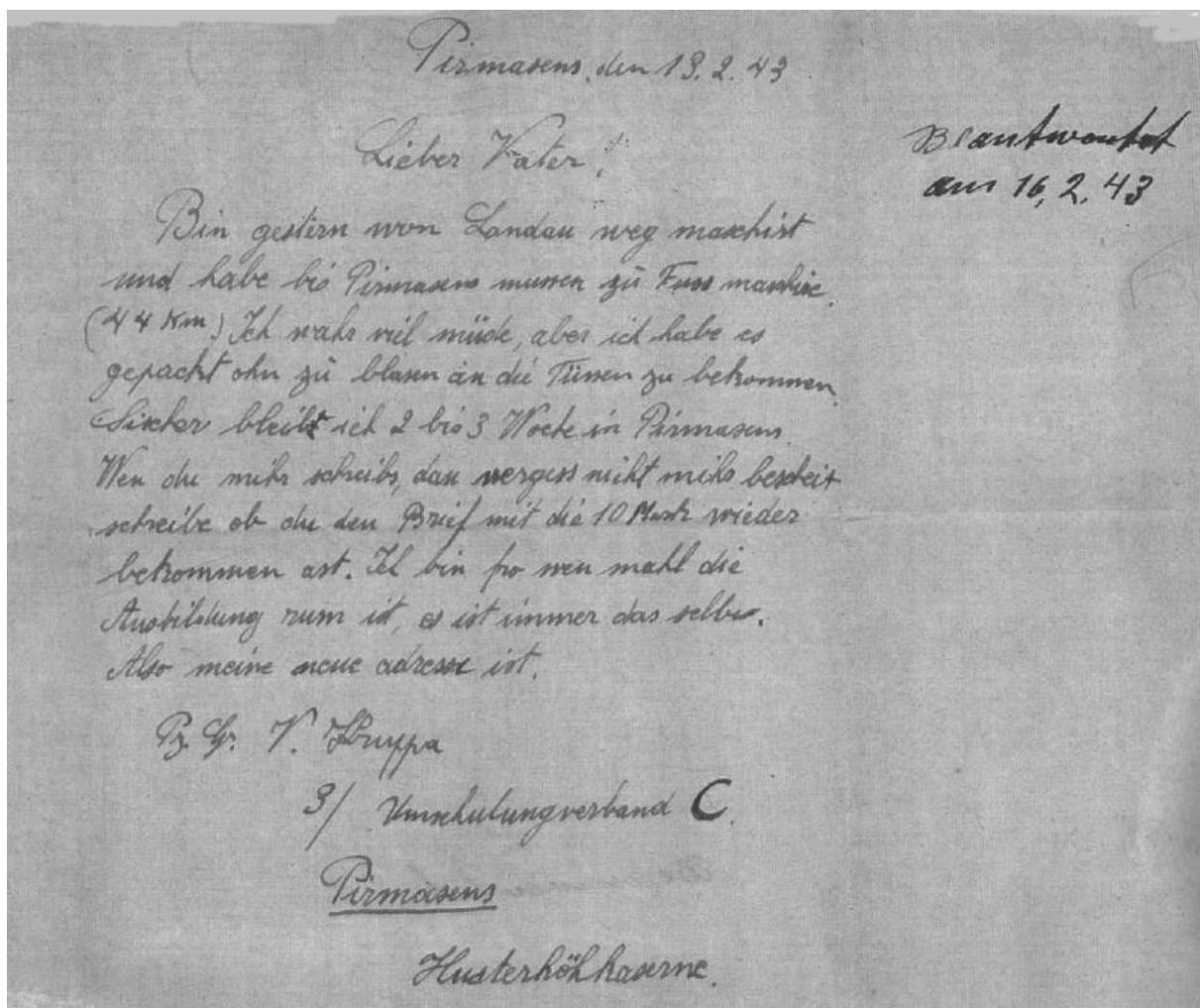
J'ai quitté hier Landau et j'ai dû marcher à pied jusqu'à Pirmasens (44 km.)
J'étais très fatigué, mais j'ai réussi à ne pas avoir d'ampoules aux pieds. Je vais certainement rester deux ou trois semaines à Pirmasens.

Lorsque tu m'écriras, n'oublie pas de me préciser si tu as reçu la lettre avec les 10 marks.
Je serai content lorsque ma formation sera terminée ; c'est toujours la même chose.

Ma nouvelle adresse est donc :
Panzer-Grenadier Valentin KRUPPA
3/ Umschulungsverband C
PIRMASENS
Husterhökaserne

N.B. – En haut, à droite, mention manuscrite de M. Kruppa père : répondu le 16/2/1943

Traduction Gérard Nadé



Palerme, le 23 mars 1943

Cher Père,

Je ne sais pas si tu as reçu la dernière lettre de Reggio, mais j'espère que oui.

Nous sommes à nouveau partis de Reggio dans la nuit du 20 au 21 mars. Nous sommes partis avec le bateau vers la Sicile et avons débarqué dans le port de Messine et ensuite nous avons roulé en auto toute une journée le long de la mer vers Palerme où nous couchons sous la tente depuis 2 jours.

Le temps est déjà chaud ; et au bord de la mer avec les palmiers, les nombreux orangers et amandiers et le bon vin.

Mais tu dois posséder de l'argent italien.

Je reçois toujours la même solde... mais en liras. Cela fait 96 liras.

Mais tout est cher.

Tu penses que je pourrais envoyer quelque chose à la maison, mais cela ne va pas, malheureusement, car on nous l'interdit et deuxièmement cela ne te parviendrait jamais.

Hier j'ai vu ma première attaque d'avions américains sur la ville de Palerme.

Nous sommes situés un peu à l'écart de la ville dans les montagnes. Là, j'ai vu comment les bombes sont tombées. Ils ont bombardé les navires chargés dans le port.

Ils ont joliment travaillé... Il ne reste pas grand 'chose.

Nous avons jour après jour ou la nuit des alertes aériennes.

Mais cela ne fait rien ; nous sommes allongés toute la journée dans la verdure au soleil.

Vois-tu, j'ai tout mon temps pour aller en Afrique.

Nous ne pouvons plus aller en Afrique avec les bateaux ; le port est un amoncellement de ruines, mais je crois que nous partirons en avion, cela est préférable que d'y partir en bateau.

Autrement, rien de bien neuf. C'est bête que nous n'ayons pas encore de numéro postal militaire, mais tant que nous serons en route nous n'en aurons pas.

Je me plais très bien ici, mais l'Italie n'est pas si belle que l'on dit, c'est un bien pauvre pays et la population est aussi pauvre et sale ; mais pas tous, les riches non : ils ont de belles villas et sont bien habillés.

Mais les Italiens ne connaissent pas encore la guerre et ne la sentent pas.

Ils ont à manger et ne travaillent pas du matin au soir.

À Reggio, j'ai bien mangé : chaque soir à l'auberge, j'avais mes six œufs avec du pain et de la salade et deux grands verres de vin.

À présent, à Palerme, je n'ai pas encore eu d'autorisation de sortie.

Sinon, pas d'autres nouvelles et je souhaite que pour toi et Brigitte tout se passe bien et qu'il te sera possible de m'écrire bientôt

Quand tu m'écritas, n'oublie pas de me donner le numéro postal militaire de Norbert A***, car je ne sais pas où il se trouve et il ne sait pas non plus où je suis.

Je me suis fait photographe à Reggio, mais je n'ai pu aller chercher moi-même les photos car nous devions partir.

Mais j'ai un camarade qui est resté là-bas et je lui ai dit d'aller chercher les photos et de les envoyer à Metz.

Donc tu recevras peut-être les photos et lorsque elles te seront parvenues, tu m'en enverras quatre.

Tu peux en garder une pour toi et remettre l'autre à Brigitte.

Meilleures salutations de Palerme de la part de Valentin.

Traduction Gérard Nadé

Graal-Muntz, le 4/9/42

(Lettre envoyée à Valentin par un camarade hospitalisé)

Cher copain,

J'ai reçu ce matin ta lettre avec beaucoup de joie, comme je le vois, tu te portes toujours bien.

Pour moi, c'est toujours pareil, cela va bien également. La semaine prochaine, j'aurai l'autorisation de me lever. Lorsque le temps est aussi beau qu'actuellement je m'allonge au soleil toute la journée.

J'ai la belle vie

Si tout se passe bien je serai vers le 10/15 octobre à la maison.

Comme je le vois, tout a été changé chez vous ; je peux te dire que je suis bien content que le R.A.D. soit terminé.

Vous savez déjà certainement quand vous serez libérés.

Est-ce que vous avez déjà reçu des ordres pour le retour des effets civils ? Je ne sais pas de ce qu'il en est de mes affaires civiles.

Quel bordel que cela va être jusqu'à ce que je serai à Metz !

J'ai appris ce qui s'est passé dimanche à Metz, il ne manquait plus que cela, mais nous ne serons pas incorporés de sitôt.

Je pense que nous aurons encore l'occasion de nous rencontrer et de boire encore, tout à notre aise, une bonne bière.

Une Amos, depuis trois semaines, je ne bois que du jus de pommes, j'en ai marre.

Mais dans quatre ou cinq semaines, tout sera terminé.

Je crois que tu comprends pourquoi j'écris en allemand.

En dernier, je n'étais plus tellement bien avec toi, mais je crois que tu me connais, la maladie y est pour une bonne part.

Si je suis tombé malade, c'est uniquement à cause du R.A.D.

Pour finir, je te souhaite de bien terminer ton R.A.D.

Dans peu de temps la CLASSE, j'aurais aimé être parmi vous.

Ton ami Marcel te salue. Salue bien tous les amis de Metz.

Pour ceux de Coblenz, je les emmerde.

Je souhaite que nous nous retrouvions bientôt.

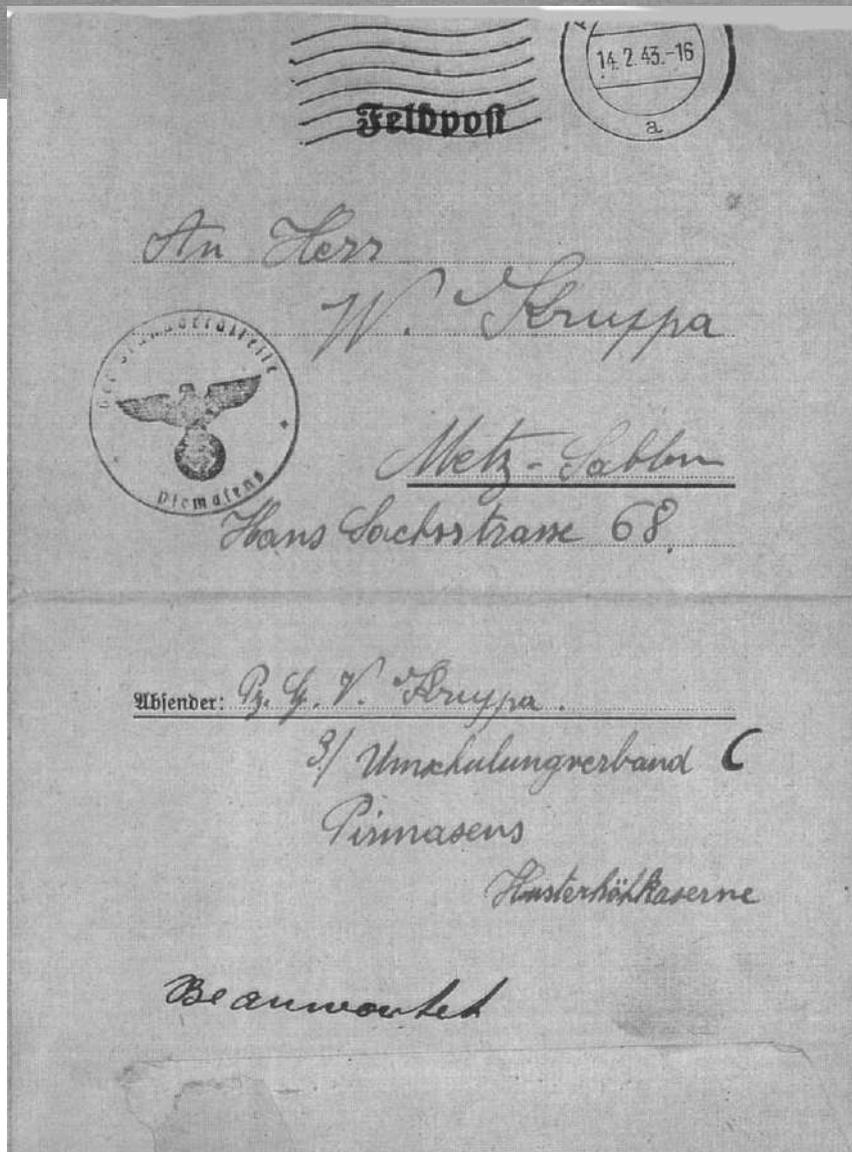
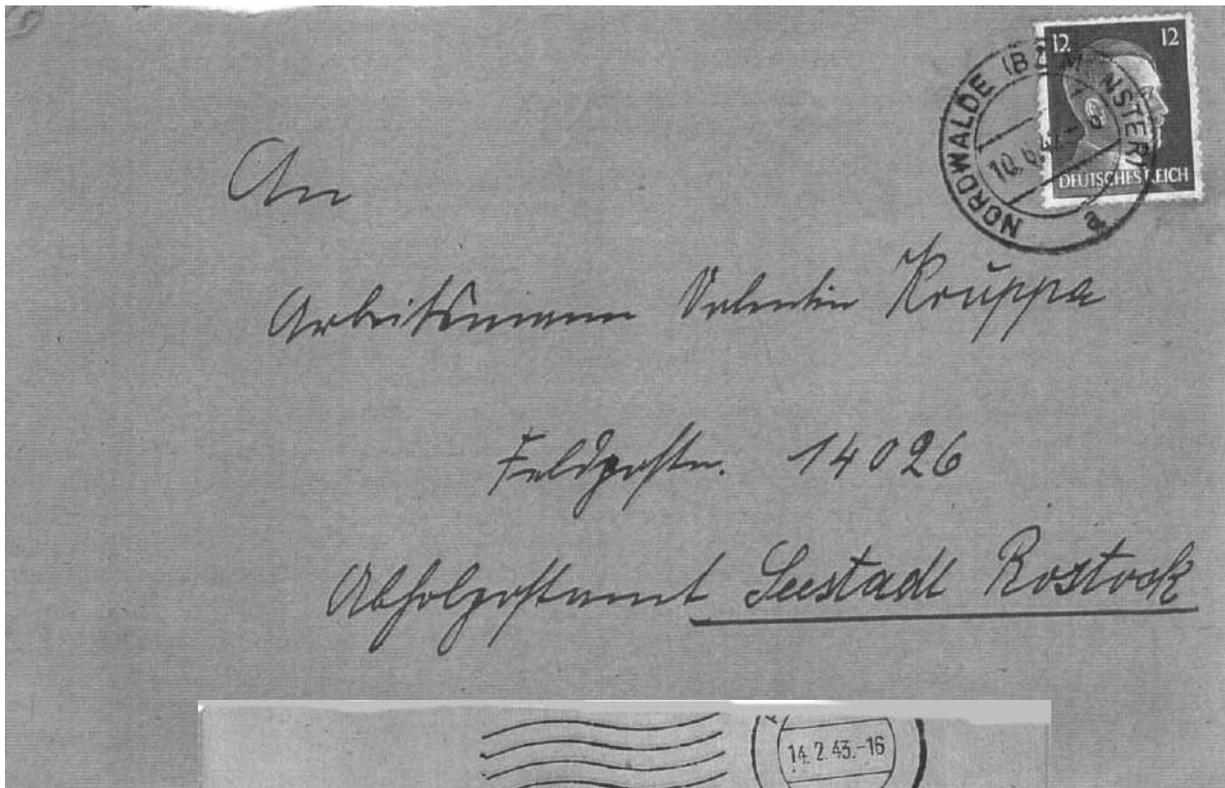
Lorsque Medel aura les photos, qu'il m'en envoie quelques unes. Je le paierai lorsque je le rencontrerai chez Miro ; dis-le lui.

Traduction Gérard Nadé

N.B. : Les phrases soulignées sont en français dans le texte.

meine Liebling, das weiß ich nicht. Quel chardulle que ça va être, jusqu'à ce que je serais à Metz ? J'habite Metz les vendredis et samedis.
 Habe ich auch kein wenig gehört, das hat mich gefreut, aber es soll schnell gehen wie spielt selbst. Ich hoffe das wir uns noch treffen, und noch ganz gemütlich eine Zusammenkunft. Une Amos, depuis 3 semaines je bois que du jus de pomme, j'en ai marre ? Aber in 4-5 Wochen ist alles über, je crois que tu comprends, pourquoi j'écris en allem.

Les Enveloppes



I
 Palermo den 23. 3. 45
 Lieber Vater

Ich weiss nicht ob du den besten Brief von Reggio bekommen hast, aber offensichtlich doch. Wir sind wieder weg von Reggio in die Nacht von 20 auf 21 März. Wir sind mit dem Schiff nach Sizilien und in den Hafen von Messina sind wir abgeladen worden und dann mit auto ein ganzem Tag gefahren, am rand von Meer nach Palermo wo mich jetzt schon 2 Tage liegen in Zelt. Das Wetter ist schon warm und am rand vom Meer mit den Palmen Bäumen und die vielen Orange und Mandarine, mandel, und der gute Wein. Plus du must Italienisch geld habe. Ich bekomme immer die selbe Löhnung aber in Liras das sind 96 Liras. Aber es ist auch alles teuer.

REMERCIEMENTS A :

- Madame Giuseppina Tuminelli, Chancelier en chef du Consulat Général d'Italie à Metz.
- Monsieur Arthur Holle, Président de la Société d'Histoire du Sablon, pour ses recherches sur "Internet" et sa grande disponibilité.
- Mon camarade du "Bahut", Gilles Henriot, officier de l'armée de l'Air, professeur en retraite, spécialiste de l'armement et des questions militaires.
- Mon ami Jean-Marie Berthol, Trésorier de l'Association "Le Lien". (Les Italiens et Nous)

RUBRIQUE NÉCROLOGIQUE

Raoul GAMA (3 août 1926 – 5 mars 2002)

Notre réviseur aux comptes, Raoul Gama, vient de nous quitter, le 5 mars 2002.

Vieux Sablonnais, né le 3 août 1928 à Metz, ses parents tenaient une droguerie rue Mangin, en face du temple protestant de Montigny-Sablon.



Raoul Gama, lors d'une remise des palmes académiques (octobre 2001) *Collection Gérard Nadé*

Avec son épouse et ses enfants, il résidait rue aux Arènes, à compter de son mariage en 1950.

Professeur d'histoire géographie au lycée de garçons (actuellement Fabert), il est entré dans cet établissement en 1938 comme élève, pour n'en sortir qu'en 1986, lors de sa retraite.

Toute sa vie a été consacrée au service des autres et son "**Bahut**" lui tenait particulièrement à cœur.

Ancien président de l'Association Générale des Étudiants Mosellans (A.G.E.M.), puis président des anciens du Lycée jusqu'à son décès, nous ne serons pas près de l'oublier.

Que d'événements vécus ensemble : assemblées générales, rencontres avec les étudiants, excursions, manifestations culturelles et sportives.

Il a été président du Cercle généalogique de la Moselle et souvent la dernière bouée de sauvetage pour tous ceux – et ils sont nombreux – qui se lançaient à la recherche de leurs ancêtres.

La généalogie le passionnait. Il était l'un des fondateurs de cette fameuse association des "**TRITZ**", un modèle du genre.

C'est aussi tout naturellement qu'il a accepté la charge de commissaire aux comptes de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine.

Durant près de vingt ans, nous avons bénéficié de son expérience et de ses conseils, au sein de cette association.

C'est néanmoins en tant que Délégué Général du Souvenir Français de la Moselle que son esprit patriotique, son sens de l'organisation, sa persévérance, sa foi communicative ont fait merveille.

Parcourant sans arrêt notre département, labourant – comme il aimait à le dire – ses terres, créant, convaincant, il avait réussi, entouré d'une solide équipe, à augmenter considérablement le nombre des sections, faisant rayonner à un haut niveau la mémoire de celles et de ceux qui ont donné leur vie à la France pour préserver notre liberté.

À ce propos, il avait néanmoins un grand regret : la disparition de la section sablonnaise du Souvenir Français... mais il gardait l'espoir qu'elle renaisse un jour de ses cendres.

Ancien député suppléant de Maître Kédinger de 1968 à 1973, qui ne se souvient des joutes oratoires auxquelles il participait avec conviction et force durant les campagnes électorales ?

À l'époque les salles messines étaient combles. Au Café de la République, dans l'ancienne salle des fêtes, aujourd'hui disparue, et ailleurs, l'ambiance était garantie !

Raoul s'est dévoué au sein de l'Association Mosellane des Palmes Académiques (A.M.O.P.A.) dont il a assuré la présidence durant 28 années et a œuvré comme trésorier au sein du Comité de Coordination des Associations Patriotiques de la Moselle.

Il était titulaire de nombreuses décorations dont celles d'Officier de l'Ordre National du Mérite et Commandeur des Palmes Académiques.

Durant sa maladie, il a eu la joie d'être entouré avec amour par son épouse, sa famille et fraternellement par ses fidèles amis.

Et ce vendredi 8 mars 2002, en l'église Saint Joseph de Montigny lès Metz, quel bel hommage d'amitié et de reconnaissance.

Entourant les nombreuses personnalités, des centaines de visages connus et inconnus, amis de longue date, responsables associatifs.

Mais que dire de cette symphonie de couleurs : bleu, blanc, rouge ; cette marée de 108 drapeaux et étendards qui n'en finissaient pas de s'incliner devant son cercueil.

À Madame Bernadette Gama, née Tritz, à ses enfants Annie, Catherine et son époux Claude, à ses petits-enfants : Isabelle, Jean-François, Élodie et à toute la famille, nous présentons nos condoléances émues.



Raoul Gama - Excursion des anciens de Fabert, à bord du "Val de Lorraine", en face de l'aqueduc de Jouy-aux-Arches (20 juin 1999) *Collection Gérard Nadé*

ÉMILE FISCHER

Émile FISCHER nous a quittés le 10 octobre 2001 à l'âge de 97 ans.

Chirurgien-dentiste, qui ne se souvient de son cabinet situé à l'angle de la rue aux Arènes et de la rue de l'Argonne ?

Notre "**Émile**" était indissociable de la vie sablonnaise qu'il a profondément marquée de son humanisme.

Animateur des cercles d'études paroissiaux , l'un des fondateurs de "**L'Espérance Metz-Sablon**", il a connu les grandes heures de la Fédération Gymnastique et Sportive de France au sein de laquelle il a côtoyé son fondateur le Docteur Paul MICHAUX, Messin d'origine.

Gymnaste, sportif, organisateur des grandes rencontres régionales de "**L'Union Jeanne la Lorraine**", il a été l'un de ceux qui ont lancé la vie culturelle et théâtrale au sein de notre quartier.

L'Entente Sportive Messine évoluant en division d'honneur dans le championnat de football, ainsi que le Kayak Club de Metz, lui doivent leur fondation.

Notre Société lui rendra hommage en consacrant lors de sa prochaine livraison de nombreuses pages à sa mémoire.

Les Sablonnais, les Messins, les Mosellans ne seront pas prêts de l'oublier.



Emile Fischer, dans son appartement, rue Mangin (janvier 2000) *Collection Gérard Nadé*



Le Comité de l'Espérance Metz-Sablou (Année 1932 ?) Collection Gérard Nadé

SŒUR CÉCILE née ODILE KEMPF

Fille de la Charité de Saint-Vincent de Paul

Elle a rejoint son Créateur le 5 octobre 2001.



Durant les heures sombres de l'annexion, elle a exercé son apostolat dans notre quartier, particulièrement au dispensaire attenant au cabinet médical du Docteur BURGER, rue Kellermann.

Son patriotisme exigeant et son dévouement ont profondément marqué la population sablonnaise, particulièrement les nombreuses jeunes filles regroupées au sein de l'association "**Louise de Marillac**" ainsi que les premières "**Âmes Vaillantes**", dont elle a lancé le groupe dès les premières semaines qui suivirent la libération.



sur la photo sœur Vincent Wilhem et sœur Cécile

Démolition de la chapelle des Récollets pendant la guerre par les Allemands

(Collection Gérard Nadé)

Roger PINCEMAILLE (4 mai 1925 – 1^{er} janvier 2002)

Rien ne prédestinait Roger au destin singulier qui fut le sien ainsi que celui de ses nombreux amis d'enfance.

Ils ont affronté de plein fouet les événements de la seconde guerre mondiale.

Né le 4 mai 1925 à Metz, fils et petit-fils d'horticulteurs enracinés dans le pays messin, puis dans la terre sablonnaise, il descend par sa mère de la famille Hesse très connue et estimée dans notre quartier.

Les anciens Sablonnais se souviendront de l'exploitation familiale située rue Drogon, de l'autre côté du "**Pont Amos**" comme nous disions.

Élève de l'école Saint-Bernard, puis de l'école primaire supérieure, il fréquente assidûment les mouvements paroissiaux et vit douloureusement les débuts de l'annexion.

Afin d'échapper à l'incorporation au service du travail pour le Reich (Arbeitsdienst), il s'enfuit du Sablon en 1943 à l'âge de 18 ans et réussit après maintes péripéties à rejoindre l'Espagne où il est incarcéré.

Ralliant le Maroc, puis l'Algérie, il s'engage dans les rangs du premier Bataillon de Choc de l'armée française.

Avec ce dernier, il participe à la libération de l'île d'Elbe, puis au débarquement en Provence en août 1944.

Lors des combats de Toulon, Roger est cité à l'ordre de la division.

Remontant la vallée du Rhône, il est blessé à Château-Lambert, en Haute-Saône.

Il rejoint rapidement son unité et prend part aux combats de Belfort et à ceux de la vallée du Rhin pour la libération de l'Alsace.



Roger en compagnie du commandant Raymond Muelle, ancien lieutenant au 1^{er} bataillon de choc
(24 février 2001) Collection Gérard Nadé

À la suite du général de Lattre de Tassigny, parlant en ces termes, du Bataillon de Choc :
... *"Animés de l'esprit de sacrifice le plus pur, toujours à l'extrême pointe du combat..."*,
Roger suit la marche victorieuse de "**Rhin et Danube**" vers l'Allemagne et l'Autriche.

Démobilisé fin 1945, il rejoint l'exploitation familiale.

Par la suite, avec son épouse Jeannine, ils créent un établissement moderne près du cimetière du Sablon à la Horgne.

Titulaire de nombreuses décorations, il est l'un des premiers membres des "**Évadés de France**", de la Fédération des Engagés Volontaires d'Alsace-Lorraine (F.E.V.A.L.) et de l'association "**Rhin et Danube**".

Toujours présent lors de la commémoration annuelle du 6 juin 1944 au monument aux morts du Sablon, il met un point d'honneur à offrir la gerbe déposée.

Roger nous a quittés, au début de l'année nouvelle, le 1^{er} janvier 2002, dans sa 77^e année.

Nous présentons nos sincères condoléances à ses filles, à ses petits-enfants ainsi qu'à toute la famille.

La Société d'Histoire du Sablon lui consacrerait prochainement un numéro spécial dans le cadre de ses travaux sur la seconde guerre mondiale dans notre quartier.



Après le débarquement de Provence, Roger au centre, parmi ses camarades du 1er Bataillon de choc – 15 septembre 1944
Libération de Dijon



METZ



Société d'Histoire du Sablon - 38/48 rue Saint Bernard 57000 METZ
Association Inscrite au Tribunal d'Instance de Metz
Sous volume CXXII n° 158/94 ISSN 1275-8663

Imprimé par CARACTERES - 57950 MONTIGNY-lès-METZ